

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 7

MONTREAL, 26 JUILLET 1890.

PAR ANNEE \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS.



LES SPLENDEURS DE L'ÉTÉ.

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 26 JUILLET 1890.

## CHASSE-SPLEEN

La maladie est une manière de dire de la nature. "Je vous l'avais dit."

"Le plus beau coup de ma vie aurait été de ne pas naître," disait un acteur sifflé.

Le vouloir est le plus habile des ouvriers, et "je veux" le plus parfait des outils.

On cache ses défauts comme on cacherait des diamants, afin de les mieux conserver.

Si un bébé, dans la maison est une source de bonheur; deux jumeaux doivent être un déluge.

Chaque homme possède trois caractères: celui qu'il montre, celui qu'il a et celui qu'il croit avoir.

Henry M. Stanley est un des rares journalistes qui aient reçu leur récompense de ce côté de l'éternité.

Il est reconnu que l'esprit est la dupe du cœur, et il n'est pas moins vrai que le cœur est la dupe des yeux.

Les fossoyeurs n'ont aucun préjugé: ils ne refusent jamais d'exécuter un travail qu'ils savent devoir être audessous d'eux.

La connaissance de soi-même enseigne des secrets et révèle des mystères dont on se garde bien de faire part à personne.

C'est un homme bien malheureux que celui qui ayant dépensé toutes ses économies à faire une saison aux eaux, apprend à son retour que ses amis ignoraient son absence.

"A peu près" n'a aucune valeur. Le rayon de soleil qui a fait 95,000,000 de milles pour atteindre la terre est arrêté à quelques pieds de son but par l'ombrelle d'une femme.

On dit quelquefois d'un homme qui vit seul: "Il n'aime pas la société." C'est souvent comme si on disait d'un homme qu'il n'aime pas la promenade, sous prétexte qu'il ne se promène pas volontiers le soir sur le bord des quais.

Les nouveaux amis que nous faisons après un certain âge, et par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches et les jambes de bois sont aux véritables yeux, aux dents naturelles et aux jambes de chair et d'os.

## PROVERBES KROUMIRS

—Le pied va où le cœur le mène.

—Soyez lion, et mangez-moi, mais ne soyez pas loup pour me salir.

—Si l'on appelle l'âne à la noce, c'est pour porter du bois.

—Travaille pour ta réputation jusqu'à ce qu'elle ait un nom, puis elle travaillera pour toi.

—Chaque espèce est bonne pour son espèce.

—La parole de son temps est permise.

—Sa fortune a passé en paille et en clous, désigne un prodige.

—Il mange les fruits du jardin paternel et il insulte ses ancêtres, signifie: ingrat.

—Celle à qui la fortune manque dit que son mari est ensorcelé.

—Ce que les sauterelles avaient laissé, les petits oiseaux l'ont mangé, signifie: un malheur n'arrive jamais seul.

—C'est le crieur même qui a perdu son âne, signifie que souvent on ne peut pas faire pour soi-même ce qu'on a fait pour les autres.

—Il n'y a pas de pain à manger et il cherche une épouse, signifie: Ne soyez pas trop ambitieux, lorsque vous n'avez que de petits moyens.

## PAS DE DÉSAPOINTEMENT POSSIBLE

*Sam.*—Si je ne vais pas tout droit au paradis, je serai l'homme le plus désappointé qu'on puisse voir sur terre.

*Joe.*—Ne te fais pas de bile pour ça, mon vieux. Tu ne seras plus sur le plancher des vaches quand tu l'apprendras.

## PRÉSENCE D'ESPRIT

*M. Rayaproid.* (à un colporteur).—Allez-vous-en plus vite que ça ou je vais siffler mon chien!

*Colporteur.*—Mais alors, vous allez m'acheter un bon sifflet de premier choix, garanti des meilleurs.....

*L'arrivée inopinée du chien mit fin au boniment.*

## L'INCONVENIENT DES GRANDEURS

*Adolphe.*—Pourrais-tu me dire pourquoi tu n'embrasses jamais ta riche cousine Clara?

*Charles.*—Mon vieux, je t'avoue franchement que je n'y trouve aucun agrément. Elle a une bouche d'une telle grandeur qu'il vous semble, en l'embrassant, qu'on ouvre une fenêtre et qu'on embrasse l'immensité. J'ai essayé, j'en ai eu le vertige.

## PREUVE IRRÉFUTABLE

*Robino.*—Alors, comme ça, m'sieu, je vous ai pris un jambon, hier soir. Pas capable, je devais être parti pour la gloire.

*Patron.*—Je n'en crois pas un mot; vous n'étiez pas ivre.

*Robino.*—L'un peut dire: je peux le prouver, à preuve que si j'avais pas été saoul comme une bourrique, j'en aurais pris plus qu'un.

## EXPERT ET AVOCAT

*Cliant.* (à son avocat).—J'ai une peur bleue que le témoignage du docteur ne me fasse condamner.

*Avocat.*—Ne craignez rien; je lui lirai quelques textes de médecine, et en moins de dix minutes je prouverai clair comme le jour, au jury, que ce docteur n'est qu'un parjure de l'espèce la plus noire, qu'on a payé pour vous perdre. Seulement, vous savez il a touché \$220 pour son expertise, ça ne peut pas coûter moins pour la démolir.

## MOTS D'ENFANTS

Une maman mettait au lit  
Un soir bien tard son cher petit;  
Bien las de bruit et de lumière,  
L'enfant lui disait bonne nuit  
Et déjà fermait la paupière.  
—Et la bonne nuit au bon Dieu,  
Dit la maman, et ta prière?  
Et le pauvret rouvrit un peu,  
Comme en un rêve, un doux œil bleu:  
—Oh, ce soir, dit-il, bonne mère,  
Il dort déjà, va, le bon Dieu.

*Nanette* (les larmes aux yeux).—Maman, je ne veux plus retourner au couvent, les bonnes sœurs se fâchent trop. Je commence à croire qu'elles resteront vieilles filles, et ça sera bien fait pour elles.

*Clara* (4 ans, allant pour la première fois à la campagne).—Maman, y sont bien malheureux les petits oiseaux des champs; ils n'ont pas seulement une cage pour faire dodo.

*Tante Louise* (de Montréal, en visite chez sa sœur à la campagne).—Quel matin lumineux, Nina, je sens en moi quelque chose qui me pousse à faire du bien et à rendre un être quelconque parfaitement heureux.

*Nina* (7 ans).—Moi aussi, tante Louise, veux-tu venir gratter le dos du cochon? Si tu savais comme il aime cela!

*Maman.*—T'es-tu bien amusé, ma chérie, chez madame X, as-tu bien dansé, bien joué?

*Belle.*—Oui maman; mais il y avait des petites filles bien mal élevées. Il y en a une qui est tombée, et toutes, sauf moi, se sont mises à rire.

*Maman.*—Tu as bien fait, mais n'as-tu pas eu envie de rire.

*Belle.*—Oh! non, maman; c'est moi qui suis tombée.

*Papa.*—Pourquoi pleures-tu?

*Gaston.*—Pierre a un beau bateau, et si tu n'avais pas empêché le bonhomme Noël de m'en donner un, j'en aurais un aussi.

*Papa.*—Je ne l'en ai pas empêché, mais il n'a pu mettre un bateau dans un bas.

*Gaston.*—Pourquoi, que tu ne lui a pas dit, de mettre le bas dans le bateau? Hi! hi! hi!...

*Gros personnage, visitant une école.*—En 1837, mes enfants, plusieurs jeunes gens allèrent à pied, aller et retour, de Sorel à St-Denis, une distance de 20 milles pour entendre parler Papineau. La jeunesse d'aujourd'hui est-elle aussi patriotique que celle de notre temps? Je ne le crois pas, hélas! et je demande si nos enfants feraient aujourd'hui, à pied, le même trajet.

*Un jeune élève* (après un long silence).—Non monsieur.

*Gros personnage.*—Ah! et pourquoi!

*Jeune élève.*—M'sieu, parceque Papineau est mort.

## MARI PATIENT

*Mari.*—Docteur, quel que chose est arrivé à ma femme, sa bouche est serrée comme un étau, et elle ne peut dire un mot.

*Docteur.*—Ça me paraît être un cas sérieux de tétanos, avec contraction des mâchoires.

*Mari.*—Parfait. Si vous passez par chez, nous la semaine prochaine, entrez donc voir comment elle va.

## LA VIE

Les enfants sont ce que nous sommes;  
Ils ont nos goûts, nos sentiments;  
Les enfants sont de petits hommes,  
Et les hommes sont de grands enfants.

LE BONHEUR

Quand, las de sa course éternelle,  
Le papillon s'est endormi,  
L'enfant croit, en prenant son aile,  
Captiver ce bel ennemi.

Mais, las, le papillon se lève,  
Et l'enfant, chagrin, s'aperçoit  
Qu'il ne lui reste de son rêve  
Que de la poussière à son doigt.

C'est bien la ressemblante image  
De l'homme créé pour souffrir :  
Il a pour papillon volage  
Le bonheur qu'il veut conquérir :

Il y touche... sa joie est brève  
Et, vaincu par le sort moqueur,  
L'homme ne garde de son rêve  
Que la poussière du bonheur !

VICTOR DE LAPRADE.

LES TRIBULATIONS DE LA PATER-  
NITE

Une heure du matin. Le père arrive du club avec une tendance sérieuse au sommeil. Il trouve son héritier présomptif (4 ans) dans son lit. A ce moment de douce langueur où l'âme commence à flotter entre ciel et terre, l'enfant qui dort depuis 6 heures, se réveille en humeur parfaite.

—Papa !  
—Que veux-tu ?  
—Papa es-tu réveillé ?  
—Oui.  
—Moi aussi.  
—C'est ce que je vois. Qu'est-ce que tu veux ?  
—Oh ! rien.  
—Alors, sois gentil et fais dodo.  
—Je ne veux pas faire dodo, je n'ai pas envie de dormir.  
—Mais moi, j'ai envie de dormir.  
—Toi, pas moi. Dis donc papa... papa !  
—Quoi ?  
—Si tu étais riche, qu'est-ce que tu m'achèterais ?  
—Je ne sais pas, dors.  
—Tu voudrais bien m'acheter quelque chose... ?  
—Oui ; maintenant tu...  
—Quoi, papa ?  
—Peut-être une locomotive ; maintenant, dors tout de suite.  
—Avec une cloche qui sonnerait, papa ?  
—Oui, oui, maintenant tu...  
—Et les roues tourneraient, papa ?  
—Oui, (baillant). Ferme les yeux et dors.  
—Et elle ferait tchou, tchou, tchou... papa ?  
—Oui, oui, dors.  
—Dis donc, papa ?  
Pas de réponse.  
—Papa ! Papa !  
—Qu'est-ce qu'il y a encore ?  
—As-tu peur dans la noirceur ?  
—Non.  
—Moi non plus, papa.  
—Bien ; dors.  
—Si j'étais riche papa, je t'achèterais quelque chose.  
—Vrai ?  
—Oh ! oui, papa. Je t'achèterais une ice-cream, des pastilles de chocolat, de la gomme, une brosse, des capsules pour faire boom, boom, un beau pantalon avec de l'or comme le mien, un...  
—Je te remercie, en voilà assez, maintenant tu vas dormir.  
Un silence d'une demi-seconde, puis :

—Pap. Papa !  
—Qu'est-ce que tu veux encore ?  
—J'ai soif.  
—Non, tu n'as pas soif.  
—Si, j'ai soif, je veux à boire de l'eau.  
—Dors, tu n'auras rien.  
—Si...

Comme il est inutile de s'entêter en pareille occurrence, le père, tout en se cognant aux meubles, va dans la salle de bains, chercher un peu d'eau, que le petit tigre qui n'en avait nulle envie, absorbe à petites doses.

—Maintenant que tu as bu, tu vas dormir, j'espère.

Deux minutes plus tard :

—Papa !  
—Écoute un peu, si tu ne dors pas, je vais être obligé de te punir.

—Papa, je peux épeler : bas.

—Je le sais, mais personne n'a envie de t'entendre épeler à deux heures du matin.

—P-a-s Bas, est-ce correct, papa ?

—Non, mais ça ne fait rien.

—Alors, c'est b-a-s bas ?

—Oui, oui ! maintenant si tu ne te tais pas à l'instant, et si tu ne dors pas de suite...

—Alors je serai un bon petit garçon, papa ?

—Tu seras le plus gentil petit garçon que je connaisse. Bonsoir, mon chéri.

—Papa !

—Encore ! tu m'ennuies à la fin.

On entend dans la nuit comme deux petites lèvres qui s'agitent.

—Voyons, tu ne vas pas pleurer, maintenant ; il est tard, fais dodo, mon petit homme.

—Papa !

—Quoi ?

—C'est bien vrai que je suis ton petit homme ?

—Certainement.

—Il y a des papas qui n'ont pas de petit homme ; mais toi tu en as un, n'est-ce pas ?

—Oui, mais je voudrais que mon petit homme dorme.

—Tu es content d'avoir un petit homme, dis papa ?

—Oui.

—Est-ce que tu ne voudrais pas en avoir deux, trois, neuf, vingt six, quatre-vingts, trois cents...

Cette perspective écrase tellement notre ami qu'il en perd la parole.

Le petit homme, après avoir vainement attendu une réponse, baille, se retourne, tâte le lit de son papa pour savoir s'il est encore là, et finit par s'endormir dès qu'il a mis la tête là où il aurait dû avoir les pieds.

RECREATIONS ARITHMETIQUES

TROUVER LE JOUR DE LA SEMAINE OU NAQUIT UNE PERSONNE

Il faut avant tout savoir l'année, le mois et le quantième du mois ; lorsqu'on possèdera ces renseignements, il sera aisé de découvrir si ce jour était un jeudi, un dimanche ou tout autre jour de la semaine, en procédant de la manière que voici :

Il faut commencer par prendre les deux derniers chiffres de l'année qui précède celle de la naissance ; ainsi, en supposant que la naissance dont il s'agit de fixer le jour s'est produite en 1851, nous écrivons sur une feuille de papier les deux chiffres 53. Nous ajoutons ensuite le quart de ce nombre, sans nous préoccuper des fractions s'il y en a ; dans le cas actuel, le quart de 53 se trouve en conséquence être 13. Nous ajoutons donc 13 à 53, puis 5, puis le nombre de jours écoulés depuis le premier janvier jusqu'au jour

de la naissance inclusivement—en ayant soin de ne pas oublier le jour en plus de l'année bissextile, si la naissance a eu lieu dans une telle année et à une date postérieure à février. On additionne ces quatre nombres ensemble et on en divise le total par 7, nombre des jours de la semaine.

Le chiffre qui reste indique le jour de la semaine où la naissance eut lieu, conformément à un petit tableau dressé préalablement et où 0 représente vendredi ; 1, samedi ; 2, dimanche ; 3, lundi ; 4, mardi ; 5, mercredi ; et 6, jeudi.

Exemple.—Supposons que la personne dont il s'agit, sachant qu'elle est née le 25 septembre 1854, désire savoir quel jour de la semaine se produisit cet heureux événement. Pour le lui apprendre, voici comment nous procéderons :

Nous prendrons d'abord les deux derniers chiffres du numéro sous lequel est classée, dans la série des siècles, l'année qui précède... 53  
Nous y ajouterons le quart de ce nombre. 13  
Puis le chiffre..... 5  
Puis le nombre des jours écoulés du 1er janvier au 25 septembre 1854, inclusivement 268

Ce qui nous fournira un total de..... 339  
Divisons maintenant 339 par 7, savoir :

339	7
28	—
59	48
56	
Reste :	3

Il nous restera 3, chiffre qui indique que la personne en question, d'après notre tableau, est née un lundi, ce qui peut être vérifié sans trop de difficulté.

\* \* Ce petit calcul peut servir de même, naturellement, à déterminer le jour de la semaine correspondant à la date d'une fête, d'une échéance, d'un rendez-vous, d'un événement quelconque.

RENDRE UN NOMBRE QUELCONQUE DIVISIBLE PAR 9, PAR L'ADDITION D'UN CHIFFRE

Un nombre étant donné, additionnez ensemble les chiffres qui le composent ; examinez si le produit de cette addition est divisible lui-même par 9, sinon une seconde vous suffira pour déterminer le chiffre qu'il faut ajouter à ce nombre, naturellement peu considérable, pour lui faire acquérir cette propriété. Ajoutez ce chiffre au nombre primitivement donné, et cette addition le rendra infailliblement divisible par 9.

Exemple.—Supposons que le nombre indiqué est 3976 ; nous disons 3 + 9 = 12 + 7 = 19 + 6 = 25 ; 25 n'est pas divisible par 9 ; il nous faudrait, pour le rendre tel, y ajouter 2 : 25 + 2 = 27, qui est, en effet, divisible par 9. Ajoutons donc 2 à 3976 : 3976 + 2 = 3978, qui est bien divisible par 9.

3978	9
39	—
18	142
00	

Une particularité plus curieuse encore, c'est que ce chiffre additionnel peut être introduit n'importe en quel point du nombre proposé, et donnera toujours le même résultat. Ainsi, dans le cas qui nous occupe, selon que vous additionnez 2 avec le 3, le 9, le 7 ou le 6 du nombre 3976, vous obtiendrez : 5976, 1176, 3996 ou 3978,—tous nombres divisibles par 9.

Profitez du renseignement à l'occasion.

INCOMPRISE

Vieille dame, (à un petit marchand de journaux).—Vous ne chiquez pas, mon petit ami, j'espère ?  
Le vendeur, (se trompant sur ses intentions).—Non, madame ; mais je puis vous offrir une cigarette.

## NOS CHÉRIS.



*Vieux juge à Rollo.*—Dis-moi cela, qu'est-ce que tu me donnes pour mes étrennes ?

*Rollo.*—Un phonographe.

*Le vieux juge.*—Un phonographe ! Pourquoi cela ?

*Rollo.*—Parce que papa m'a toujours dit que vous aimiez à vous entendre parler.

## LES CERISES

Jésus se promenait un jour avec Saint-Pierre.  
En marchant il trouva, perdu dans la poussière,  
Un vieux fer de cheval ; alors il se baissa,  
Recueillit l'épave et passa.

Pierre l'avait vu faire avec quelque surprise :  
" Seigneur, dit-il, excusez ma franchise :  
" Mais pour quel mince objet arrêtez-vous nos pas ?"  
Jésus sourit et ne répondit pas.

Bientôt, en tournant la colline,  
On aperçut, sur son âne juche,  
Un paysan, portant à la ville voisine  
Des cerises pour le marché.

Le Maître alors eut sa revanche :  
En échange du fer qu'il avait à la main,  
Il reçut du fruit mûr, le glissa dans sa manche,  
Et doucement se remit en chemin.

Le soleil était chaud ; le front baissé, Saint-Pierre  
Marchait silencieux et restait en arrière :  
Au bout de quelques pas, son divin Compagnon  
De sa manche laissa tomber une cerise.  
Pierre inclina sa tête grise :

Et, ramaissant le fruit mignon,  
Le savoura, non sans un peu de gourmandise  
Même jeu quelques pas plus loin.  
Chaque fois, l'apôtre avec soin  
S'arrêtait, recueillait la précieuse orbaïne,  
De sorte il alla jusqu'à la douzaine.

Jésus alors se retournant lui dit :  
" Combien de fois t'es-tu courbé dans la poussière,  
" Pour avoir dédaigné de ramasser à terre,  
" Le vieux fer dont j'ai fait profit ?  
" Tout, ici-bas, doit trouver son usage,  
" Et rien n'est créé sans dessein ;  
" C'est peu qu'un grain de blé ; mais je vois dans son sein  
" De sa fécondité sommeiller l'héritage ;  
" La prévoyance est le salut du sage.

Stor.

## HYPOCRISIE INEXPRESSIBLE

*M. Grincheux.*—Dites donc, tailleur de malheur, il n'y a pas une semaine que je porte ces pantalons et ils font déjà des plis aux genoux.

*Tailleur.*—Serdainement, chusde la sbésialité te la maison.

*M. Grincheux.*—Qu'est-ce que vous me chantez là ?

*Tailleur.*—Gomment, fous ne saviez pas ça. Che fous ai vait un bandalon tes bons brincibes. Les blis tu chenou vont groire à fos amis que fous allez trois fois bar chour à l'église.

## PAS DE COMPARAISON POSSIBLE

*Propriétaire.*—Il y a assez longtemps que ça dure, il faut que ça finisse ; payez-moi ou déménagez.

*Locataire.*—Je suis sous l'impression que ça me coutera moins cher de déménager.

*Propriétaire.*—Vous devez en savoir quelque chose.

*Locataire.*—C'est ce qui vous trompe ; je n'ai pas la moindre expérience là-dessus ; je n'ai jamais payé de loyer.

## LES JOUISSANCES DU TELEPHONE



I  
Hello !



II

—Bien, dites donc ce que c'est ?



III

Quoi !



IV

—Diables de voitures !



V

—Oui ! oui ! oui !!! Comprenez-vous ?



VI

—S-u-e-r-e de su-e-re de sucre ! Que le diable !

## AMOUR AGONISSANT

*M. Ternefeu,* (essayant de cacher un bâillement). — Où disiez-vous que vous iriez passer l'été, mademoiselle ?

*Mademoiselle Languécère.*—Je vous assure que je ne m'amuse pas plus que vous, monsieur Ternefeu, et je vous serais très obligée si vous vouliez bâiller pour moi. J'ai été malheureusement habituée par mes parents à ne pas le faire moi-même.

## PAR SYMPATHIE



*Elle.*—Entends-tu ? Il y a des voleurs sur le perron qui veulent ouvrir la porte.

*Lui (retour du club à 3 h. a. m.).*—Pauvres diables ! S'ils ont autant de misère que moi à ouvrir, je les plains.

## SECOURS A DONNER AUX NOYÉS

Quelle que soit la nature des accidents que l'on observe chez un noyé, il est des précautions et des soins préliminaires qui doivent précéder toute espèce d'intervention plus énergique. Dès que l'individu est retiré de l'eau, on doit le coucher sur le côté droit. On incline légèrement la tête en avant, en la soutenant par le front ; on écarte doucement les mâchoires, si la chose est possible, et on facilite ainsi la sortie de l'eau introduite par la bouche et les narines. On pourrait même immédiatement après le sauvetage, pour mieux faire sortir l'eau, placer, à différentes reprises, la tête un peu plus bas que le corps.

Après ces différentes opérations qui ne doivent pas durer plus d'une ou deux minutes, le malade sera transporté au dépôt de secours, s'il y en a un voisin, ou au moins dans un lieu abrité et chauffé. Là, on le débarrassera de tous les vêtements susceptibles de gêner les mouvements de la respiration et la circulation du sang. On l'assuiera et on l'étendra doucement sur un matelas, entre deux couvertures de laine, puis on essayera de nouveau, à l'aide de la manœuvre déjà indiquée, de lui faire rendre de l'eau ; pour peu que les mucosités s'écoulent avec peine, on facilitera leur sortie à l'aide du doigt, ou mieux d'un pinceau qui, par ses frottements, pourra exciter la muqueuse de l'arrière-gorge et des fosses nasales, en même temps qu'on exercera sur la poitrine et l'abdomen des pressions douces, lentes et *alternatives*, séparées par un intervalle d'un quart de minute, quinze secondes. Ces premiers soins doivent être donnés indifféremment à tous les noyés en attendant l'arrivée du médecin.

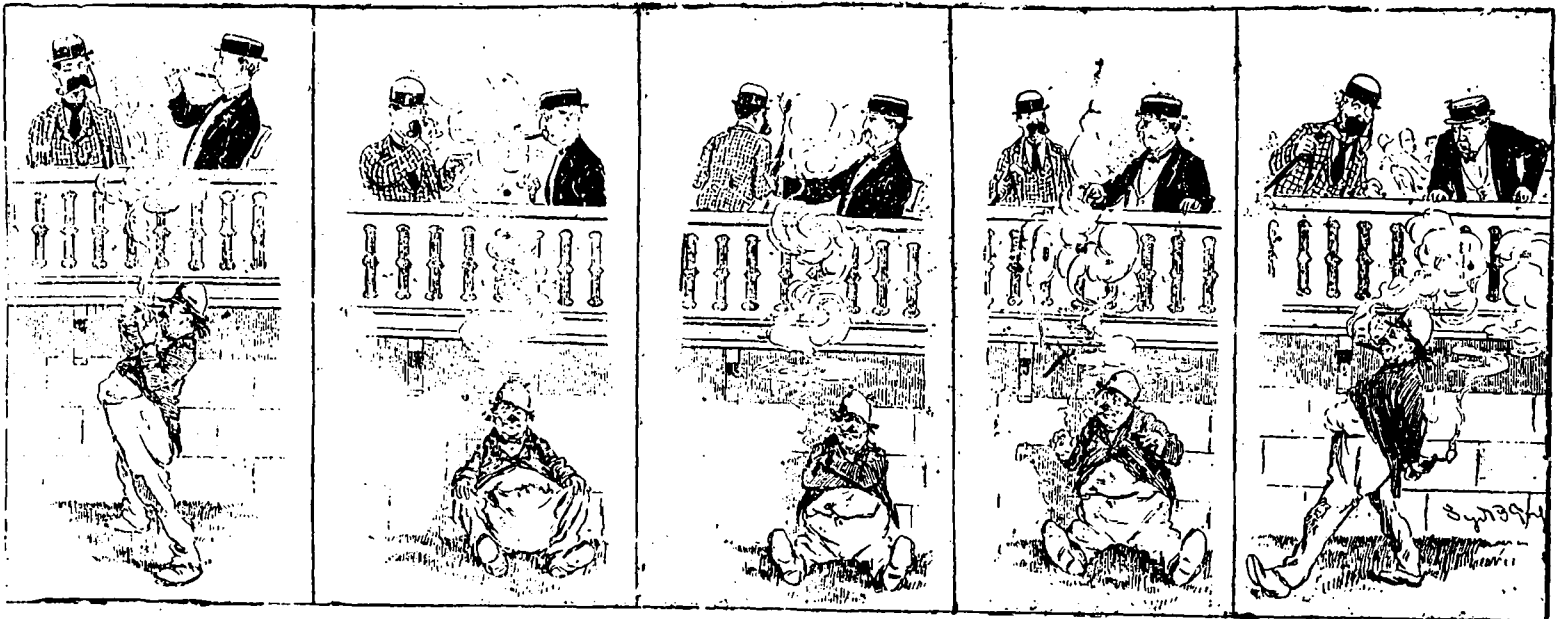
On pourra aussi, en attendant, mais après ces premiers soins, faire respirer de l'alcali volatil ou de l'eau de Cologne, ou, à défaut, faire brûler sous le nez de l'asphyxié le soufre de plusieurs allumettes.

Dès que la respiration commence à se rétablir, on s'occupe de réchauffer *lentement* et progressivement le corps ; on applique des laines chaudes sur le ventre, des bouteilles ou des cruchons d'eau chaude aux pieds. On fait des frictions générales, et surtout vers la région du cœur avec la main, une brosse sèche, ou mieux une flanelle imbibée d'eau-de-vie camphrée ou d'alcool.

Le noyé revenu à lui prendra tous les cinq minutes une cuillerée d'eau-de-vie ou de rhum. S'il manifeste l'envie de vomir, on lui administrera un vomitif d'émétique. S'il survient des selles, on lui fera prendre des cuillerées de vin chaud.

Si le patient ne revient point à lui, qu'il ait le visage rouge, violet ou noir, il faut pratiquer la saignée au pied ou à la veine jugulaire. Si l'on ne sait pas, il reste comme moyen suprême de faire brûler sur le creux de l'estomac, sur les cuisses et sur les bras de petits morceaux d'amadou. Ces soins doivent être continués plusieurs heures. *Ne jamais se décourager* ; on a vu des noyés revenir après plus de six heures d'efforts.

SUBSTITUTION DE FUMÉE



I  
Charles.—Si tu savais, Jack, tout ce que tu perds ! Tiens, voici un Crème de la Crème qui ferait les délices des dieux.

II  
Jack, (empesté par la fumée d'en bas). —Hum ! S'il est bon à fumer, il a le parfum rudement coriace !

III  
Charles.—Au fait, tu as raison, ça sent le poulailler.

IV  
—Pouah ! Encore 15 cents chez la mère Begin. C'est la première fois que Fortier me trompe.

V  
—(Appréhendant le tramp qui s'est emparé du cigare). —Ah ! par exemple ; voilà qui s'appelle une fumisterie.

FABULETTES HUMORISTIQUES

(Cherchez la morale)

I  
Aux oiseaux dont la voix égayait le boc age l'ortolan dit un jour : " Vous avez en partage " D'admirables talents, ce qui n'empêche pas Que de nous to us ici je ne sois le plus gras."

II  
Aux enfants qui fuyaient en emportant ses pomes Un jeune arbre criait : " Pourquoi m'abandonner, Ingrats ? — Parbleu ! lui dit un des bonshommes, Tu n'as plus rien à nous donner."

III  
Au premier craquement du toit qui les abrite Vous en voyez sortir et détalier bien vite Les rats, les fouines, les souris... — Et les amis !

IV  
" O peuple, moi je t'aime, et de tous tes fardeaux Je saurai bien forcer les grands à rendre compte ! " Traduction : " O peuple, apporte-moi ton dos, Et que, pour me grandir, j'y monte ! "

RÉSULTAT ACADÉMIQUE

Amateur, (enthousiasmé). — Comment êtes-vous parvenu à devenir le premier athlète de votre classe ?

Athlète. — Par une sévère négligence de toutes mes études.

THERMOMÈTRE CONJUGAL

Madame Crampon, (au domestique). — Savez-vous à quelle heure le colonel Crampon est rentré à l'hôtel, cette nuit ?

Domestique. — Sais pas, madame ; tout ce que je sais, c'est que quand j'ai pris ses bottes, ce matin à sept heures, elles étaient encore chaudes.

PAS DE CHANCE

— Qu'est-ce qu'il y a, tu es tout triste ?  
— J'ai perdu un magnifique parapluie, hier.  
— Dans les chars ?  
— Non ; j'ai rencontré son propriétaire dans la rue, et il l'a reconnu à première vue. Le pingre !

LA SCIENCE A DES BORNES

Brucan. — On m'a dit, monsieur le professeur, que vous étiez parvenu à vous rendre maître de toutes les langues modernes.

Professeur Polyglotte. — Toutes, excepté deux... celle de ma femme et de ma belle-mère.

BON FARCEUR

Professeur d'histoire. — A la tête du gouvernement britannique se trouve le roi. Maintenant, quel est l'entouré qui vient immédiatement après ?

Jean Descarté, (élève très avancé). — Le valet, tout le monde sait cela.

ASSURÉ, MAIS PAS SUR



Pat. — Je viens d'assurer notre maison pour 3000.

Brigitte. — Bonne affaire ; donne-moi l'argent.

Pat. — Quel argent ? ... Faudra toujours que la maison est là ! Qu'est-ce que ça serait donc si elle était brûlée ? Crois-tu qu'on te paierait pour une maison qui n'y est plus !

MOURIR EN PETITS SOULIERS

La vie est pleine d'embarras ;  
Tous mes malheurs l'attestent ;  
Nous avons des hauts et des bas ;  
Heureux quand les derniers nous restent !

SCARRON.

SIGNIFICATION DE QUELQUES NOMS BIBLIQUES

Adam,	Veut dire...	Tiré de la terre.
Eve,	" "	... Source de la vie.
Abraham,	" "	... Père des nations.
Sara,	" "	... Princesse, maîtresse.
Noé,	" "	... Repos, loisir.
Isaac,	" "	... L'enfant du rire.
Benjamin,	" "	... Fils de ma droite.
Rebecca,	" "	... Patiente, complaisante.
Rachel,	" "	... Brebis.
Debara,	" "	... Abeille.
Jonas,	" "	... La colombe.
Zacharie,	" "	... Mémoire de Dieu.
Malachie,	" "	... Ange du Seigneur.
Isaïe,	" "	... Salut de Dieu.
Jérémie,	" "	... Elu et glorifié par Dieu.
Ezéchiel,	" "	... Force de Dieu.
Daniel,	" "	... Jugement de Dieu.
Scraphias,	" "	... Consumés par le feu.
Uriel,	" "	... Dieu est ma lumière.
Eliezer,	" "	... Dieu est mon appui.
Salomon,	" "	... Pacifique.
Melchisédech,	" "	... Juste.
Agar,	" "	... Étrangère.
Lia,	" "	... Laborieuse.
Thamar,	" "	... Palme.
Ruth,	" "	... Empressée.
Noémie,	" "	... Ma belle.
Michéa,	" "	... Quel est celui-ci ?

Le Brigant, l'un des celtomanes qui prétendent que le bas-breton était la langue primitive, la langue d'Adam, dit sérieusement que le premier homme, ayant failli s'étrangler avec le fruit défendu, s'était écrié : *A tam !* (mot bas-breton signifiant gros morceau), et que la première femme lui avait dit : *Er !* (bois). Le Brigant assure que telle est l'origine de leurs noms."

POUVOIR CRÉATEUR

Elle, (tendrement). — C'est avec bonheur que je partagerai vos peines et vos tourments.  
Lui. — Mais je n'en ai aucun.  
Elle. — Oh ! vous en aurez quand nous serons mariés.

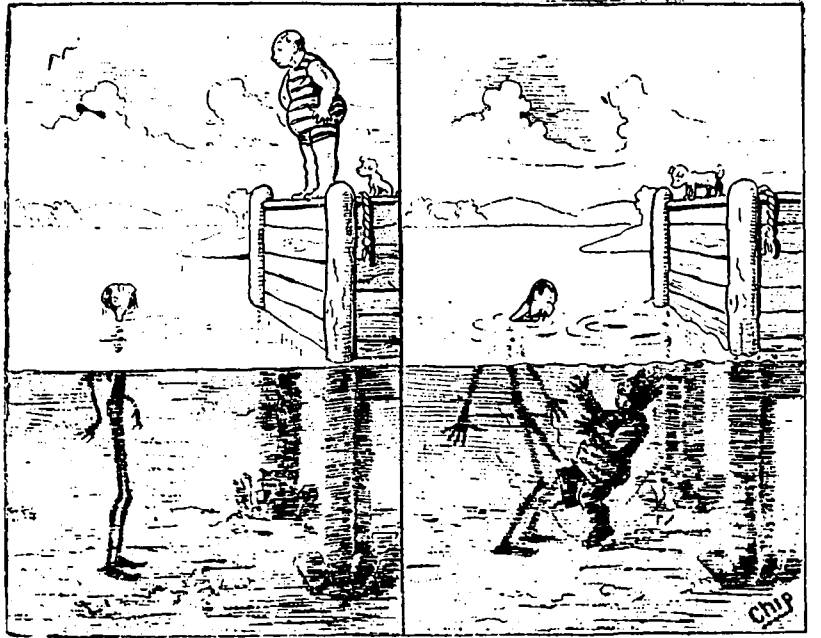


## CE QUI S'APPELLE LIRE DANS L'AVENIR



*La maîtresse de maison au tramp.*—Vous pouvez passer votre chemin. Vous êtes le seizième aujourd'hui.  
*Le tramp.*—Mais alors laissez-moi coucher ici : je serai le premier demain.

## CHACUN SELON SES MOYENS



*Charles Lelong.*—Tu peux sauter ;  
*Philippe Court-pattes.*—J'avais oublié qu'il a une verge de cou.

## PRÉVISION DU TEMPS

En l'absence d'instruments météorologiques, il est bon de connaître les principaux signes du temps dont l'indication est souvent plus sûre lorsque l'expérience a appris à les bien comprendre.

**LE SOLEIL.**—Un soleil pâle, apparaissant comme à travers un rideau vaporeux, annonce la pluie : il en est de même si son ardeur produit l'impression d'une chaleur étouffante. S'il se lève clair et brillant, il présage une belle journée ; mais si le ciel est rouge avant son apparition, et que cette rougeur s'efface dès qu'il s'est montré, c'est signe de pluie. Lorsque, avant le lever du soleil, les premières lueurs matinales paraissent au-dessus des nuages, c'est du vent ; c'est du beau temps dans le cas contraire. Un ciel rose après le coucher du soleil, même nuageux, indique du beau temps pour le lendemain ; rouge, il annonce du vent ; au moment du coucher, un ciel d'un jaune brillant présage du vent ; jaune pâle, il indique de la pluie.

**LA LUNE.**—Lorsque la lune est pâle, ou entourée de cercles concentriques plus ou moins obscurs, ou encore d'une sorte d'auréole lumineuse ; lorsque enfin les cornes du croissant ne sont pas nettement accusées, c'est signe de pluie. C'est signe de vent lorsqu'elle apparaît très-grosse et rougeâtre ; dans ce cas, elle est souvent entourée d'un cercle clair qui, s'il est dédoublé ou brisé, présage la tempête.

**LES ÉTOILES.**—De même que pour la lune, on voit des étoiles perdre leur éclat, et elles baignent dans une sorte d'auréole lumineuse quand la pluie menace.

**L'ARC-EN-CIEL.**—Arc-en-ciel du matin, signe de pluie ; du soir, signe de beau temps. Lorsqu'il apparaît par fragments sur des nuages détachés, il présage l'augmentation du vent, parfois de la pluie.

**LES NUAGES ET LES VENTS.**—Des nuages épais, nettement dessinés, annoncent du vent, et un vent d'autant plus fort que leurs contours sont plus bizarres et plus déchiquetés.

Des nuages légers courant dans l'espace annoncent du vent dont la violence est en raison directe de la rapidité de leur course ; poussés vers des masses épaisses, ils indiquent souvent de la pluie, en plus.

De petits nuages noirs annoncent également de la pluie.

Des nuages légers, aux contours vagues, annoncent beau temps et douces brises.

Des nuages fixes, du côté d'où vient le vent, présagent la continuation de ce vent ; placés du côté opposé, ils annoncent sa cessation.

Les nuages qui se rassemblent, poussés par des vents contraires, annoncent un orage.

Quand les nuages s'accumulent sur le flanc des montagnes, s'y maintiennent, puis descendent, c'est signe de vent et de pluie ; c'est signe de beau temps s'ils se dispersent en s'élevant.

Un vent froid succédant à un vent chaud, ou un vent chaud succédant à un vent froid, amène inévitablement de la pluie.

Enfin une pluie fine et drue succédant à un vent violent et prolongé annonce son terme prochain. " Petite pluie abat grand vent, " dit avec raison le proverbe.

Nous négligeons les indications tirées des habitudes des animaux et même de certaines plantes à l'approche d'un changement de temps ; il est impossible qu'elles ne soient pas connues des lecteurs auxquels nous nous adressons. Nous donnerons cependant celles des araignées.

Lorsqu'il doit faire de la pluie ou du vent, l'araignée raccourcit beaucoup les derniers fils auxquels sa toile est suspendue, et la laisse en cet état tant que le temps reste variable. Si l'insecte allonge ses fils, c'est signe de temps beau et calme, et l'on peut juger de sa durée d'après le degré de longueur de ces mêmes fils. Si l'araignée reste inerte, c'est signe de pluie. Si, au contraire, elle se remet au travail pendant la pluie, c'est que celle-ci sera de peu de durée et suivie du beau temps fixe. D'autres observations ont appris que l'araignée fait des changements à sa toile toutes les vingt-quatre heures, et que si ces changements se font le soir, un peu avant le coucher du soleil, la nuit sera belle et claire.

## LE TEINTURIER DEGRAISSEUR A LA MAISON

La teinture est un travail beaucoup plus compliqué que le public ne le pense ; les ingrédients, la manipulation qu'ils réclament, les accessoires qui sont nécessaires, reviendraient beaucoup trop coûteux s'il s'agissait d'une seule pièce. Aussi, bien certainement toutes mes lectrices ont eu occasion de constater quel temps long les teinturiers gardent parfois les objets qu'on leur confie, tandis qu'ils en rendent d'autres quelquefois immédiatement. La teinture n'est pas longue à faire en elle-même, mais afin de ne pas faire des bains pour peu de gain, ils doivent rassembler beaucoup d'objets de même genre ; ils classent les tissus, ceux en coton, ceux en laine, ceux en soie, ceux mélangés, puis ils font une nouvelle classification par couleurs : il est facile de comprendre qu'il se trouve bientôt ainsi une dizaine de catégories, car autant de tissus, autant de nuances, autant de manières différentes de traiter la teinture. Et ils attendent d'avoir un certain

nombre d'objets de la même catégorie pour la commencer.

Je conseillerai à mes lectrices de s'exercer de préférence en commençant sur des tissus non mélangés, par exemple de la soie, de la laine, du coton, mais non laine et coton, ou laine et soie. Le noir est aussi plus facile, parce qu'il couvre davantage et qu'on n'a pas autant à s'inquiéter de la couleur précédente.

Mais avant de commencer ce petit cours de teinture, qui ne laissera pas de présenter quelque aridité, je veux indiquer des procédés de nettoyage excessivement simples, mais efficaces, afin de parer au plus pressé, et voici tout d'abord une recette bien facile pour nettoyer les chapeaux de paille.

Règle générale, avant de mouiller un objet que l'on veut teindre ou nettoyer, on commence par le brosser, pour en enlever la poussière. C'est ce qui aura lieu pour le chapeau de paille. Il va sans dire qu'on l'a dégarni et qu'on a enlevé le lait. On prépare une cuvette d'eau, dans laquelle on a mis une cuillerée d'acide chlorhydrique ou de sel d'oseille. On laisse tremper le chapeau environ trois heures, on le rince ensuite à l'eau de savon, puis à l'eau claire, et on le met sécher à l'air et au soleil, autant que possible. Pour le repasser et lui donner la forme voulue, on place à l'envers un linge mouillé d'eau gommée, et on repasse sur le linge avec un fer à bonnet.

Les plumes blanches se nettoient aussi en les frottant sur un linge à l'aide d'eau mélangée d'acide chlorhydrique ; on les repasse entre deux papiers de soie.

Les coiffes de chapeaux se nettoient en les plongeant dans de l'eau ammoniacale, puis on rince dans de l'eau additionnée d'acide chlorhydrique en très petite quantité.

Pour apprêter les soies et les gazes, on emploie la gélatine et la colle de poisson.

Pour nettoyer les lainages noirs, on emploie le bain de bois de Panama. On réussit parfaitement à mettre à neuf toute espèce de cachemires noirs avec la méthode suivante : On commence à fouler dans un bain tiède de carbonate de soude ; on passe dans un bain, quelquefois deux, de bois de Panama (pour un baquet de 10 galons, on met 3 lbs. de bois.) On rince ensuite à deux ou trois eaux. Si le tissu est mélangé de coton, on procède de la même manière, sauf qu'on le laisse, pour terminer, environ cinq minutes dans un baquet d'eau froide, contenant une chopine environ de bois d'Inde ; on rince de nouveau, et on apprête à l'aide de colle de peau. Quand il y a du coton dans le tissu, 2 lbs. de colle de peau fondue dans quatre pintes d'eau chaude donne un apprêt convenable ; pour les mérinos en laine,

on met beaucoup moins de colle ; on repasse humide à l'envers.

Pour les teintures, nous allons commencer par la teinture en noir, parce que je crois que c'est la plus utile, celle à laquelle on a le plus souvent recours ; elle nous donnera aussi le moyen de reteindre des alpacas et autres tissus devenus rougeâtres par l'usage.

Quand on aura pris connaissance des ingrédients qui servent à teindre la laine, la soie et le coton et de la manière de les employer, on trouvera facilement le moyen de teindre tout autre chose. Le velours se traite comme la soie.

Avant de teindre un objet, on commence par le dégraisser, en marquant les taches au savoir et en les faisant dégorger dans deux eaux de carbonate de soude ; on rince dans deux eaux tièdes, et finalement à une eau froide.

Ensuite, il faut démonter la couleur, c'est-à-dire faire déteindre l'étoffe autant que possible, sans quoi la teinte primitive reparaitrait toujours ; encore continue-t-elle toujours à exister un peu, c'est pourquoi on ne peut pas teindre chaque couleur de la nuance qu'il plairait, il faut rester dans la gamme : le noir seul s'accommode de tout.

On commence donc par tremper les étoffes dans un bain mordant, qui rend les étoffes grisonnantes, pâlies, puis dans un autre bain brunissant.

Mais comme j'ai promis une recette pour rendre le noir du noir aux lainages et aux soieries devenues rougeâtres ou grises, je me hâte de l'indiquer tout de suite ; dans ce cas-ci, il n'est besoin que du bain brunissant après le nettoyage, bien entendu.

Pour préparer le bain de carbonate de soude dont il est parlé plus haut pour le nettoyage, on jette 10 p. c. de carbonate de soude dans l'eau chaude tout simplement, c'est-à-dire 2 lbs de carbonate pour 2 gallons d'eau.

Les bains au campêche ou bois d'Inde, et au bain de bois jaune étant les plus usités pour la teinture en noir, voici comme on les prépare.

On peut se procurer ces bois en copeaux, mais c'est beaucoup plus long, car il faut laisser bouillir longtemps ; il est beaucoup plus facile de les acheter en extrait.

On ne peut guère indiquer la quantité pour une robe, car il en faudra presque autant que pour deux ; et c'est pourquoi on a tout intérêt à teindre grand nombre d'objets à la fois. Pour un seau de 5 gallons d'eau, on mettra un quart du seau d'extrait de campêche ou de bois d'Inde, ou de bois jaune. On verse dans l'eau chaude et on remue.

Pour reteindre une robe déjà noire, après qu'elle aura été décousue nettoyée, on prépare un seau ainsi composé :

La moitié bain de campêche.	
id.	de bois jaune.
$\frac{1}{2}$ lbs	sulfate de zinc.
$\frac{1}{2}$ lbs	sulfate de cuivre.
1 5 lbs	sulfate de fer.

On fait bouillir une heure et demie environ, puis l'on rince à extinction. S'il s'agit l'étoffe de coton, on opère de même, mais à froid.

Pour les étoffes de couleur en laine à teindre en noir, on emploie les procédés suivants :

Bain mordant, on fait fondre dans un baquet de 5 gallons d'eau	2½ oz.	couperose.
	4 oz.	tartre rouge.

Quand le mélange est bien fondu, on plonge les tissus et on laisse bouillir environ une heure.

On retire ensuite au moyen de deux pinces en bois, en agitant bien pour s'assurer que le tissu s'est empreint également ; on rince à deux ou trois eaux froides, les tissus ont perdu alors presque tout de leur ancienne couleur.

Le bain brunissant consiste en un seau de bois de campêche, comme il est dit plus haut, dans lequel on ajoute une pincée de vitriol bleu, si l'on désire des noirs bleus, ou une poignée de terre si l'on désire un noir noir.

On entre les tissus avec promptitude, car le bain s'éclaircit vite ; on fait bouillir pendant une demi-heure environ en remuant avec les pinces en bois, afin que l'étoffe s'imprègne également partout ; ensuite on rince pour enlever le plus gros de la teinture, puis on plonge dans un baquet dans lequel on a versé un litre d'eau de javelle ; après avoir plongé deux ou trois fois pour bien décharger, on rince à deux ou trois eaux chaudes et à deux ou trois eaux froides.

Pour les tissus en coton, on procède de même, sauf qu'au lieu de faire bouillir, on laisse tremper une demi-heure. Si le tissu est en laine de coton, il faut d'abord procéder pour la laine comme je viens d'indiquer ; puis on fait une seconde opération pour ce qui est en coton ; on laisse tremper dans un bain de rouille à froid environ une demi-heure, on rince à plusieurs eaux, on repasse au bain de campêche et de bois jaune froid, où on laisse encore une demi-heure, et enfin dans un bain où l'on a fait dissoudre une poignée de sulfate de fer, on rince à plusieurs eaux, mais on ne passe plus à l'eau de javelle.

Si l'étoffe est mêlée de soie, on ne s'occupe pas de la soie qui s'imbibe suffisamment.

Lorsque le tissu est sec, s'il est trop rouge, on le passe à un bain tiède acidulé d'acide chlorhydrique et on rince. S'il est trop gris, pas assez noir, on repasse au bain de campêche ; s'il n'est pas uni, mais à tache, on passe à l'eau acidulée et on reteint. Pour la soie et le velours on procède comme pour la laine. On apprête pour terminer.

Quant à la teinture de couleurs, il ne faut pas espérer faire jamais disparaître les dessins, si l'étoffe est à dessins.

Le plus facile est donc de teindre l'objet en même nuance d'un ton plus foncé ; on est toujours sûr de réussir ; par exemple, vous avez un crêpe de Chine blanc qui ne peut plus se nettoyer, commencez à le teindre crème, puis bleu ciel ; s'il est canari comme on en faisait autrefois, n'espérez jamais le teindre en bleu, car le jaune et le bleu produisent du vert ; de même, s'il est bleu, n'essayez pas après de le teindre en rouge, vous auriez toujours du violacé, le bleu et le rose ou rouge donnant le violet. Mais si vous avez une robe en satin bleu ; rien n'est plus facile que de la rendre d'un beau mauve. Je n'affirme pas que vous puissiez réussir à la maison la teinture en couleur avec autant de perfection qu'on le ferait dans un établissement *ad hoc* cependant, vous pouvez certainement utiliser des robes fanées, en les reteignant, pour des doublures, pour des robes de dessous, etc.

Or, les doublures sont excessivement utiles dans l'économie domestique. Il est toujours dommage d'y consacrer de l'argent qu'on peut employer au dessus, tandis qu'on utilisera en même temps une étoffe qui serait perdue.

Le rouge ou le rose se teindra donc en mauve ou vert, car rien ne produit un vert plus frais que du rose dessous. Le jaune se teindra en gris, en vert, en rose, en noir. Le rouge teint en noir, donnera difficilement un noir bleu ; au contraire, si l'on teint du bleu en noir, on devra forcer la dose du terra ou du bois jaune.

L'oseille qui devient jaune clair, une fois démonté, le teindra parfaitement en vert ou en gris foncé.

(A suivre)

UNE INJUSTICE

Prisonnier, (à son avocat). — Pensez-vous que j'obtiendrai justice.

Avocat. — Je ne crois pas ; j'ai réussi à mettre dans le jury deux hommes qui sont opposés à la peine de mort.

DOUBLE FORCE

Pat. — McGinty emploie toujours de trop fortes paroles

Denis. — C'est pas sa faute, c'est son haleine qui veut ça.

ETUDES SOCIALES

(AFTER DINNER SPEECHES.)



I Le politicien qui a un mot à dire... de lui.

II Le vieux garçon qui répond à la santé des dames.

III Le convive qui a eu le plus de plaisir de la veillée.

IV Le journaliste qui devait répondre à la santé de la presse, mais qui...



*Eséchiel le dudu.*—On est si bien ici ! Quelle nuit délicieuse !... Vraiment c'est un de mes bons soirs.  
*Marie Finemouche, décidée à se débarrasser de lui.*  
 —Bonsoir, monsieur !



*Elle, (romanesque et rêveuse).*—Quelle immensité !!! Quel mystère que la mer ! Vous êtes-vous jamais demandé combien doivent jouir les plongeurs sous marin ?  
*Lui.*—Oui, mademoiselle, une fois, quand mon yacht a chaviré.

## LA TORTURE AU 19<sup>ème</sup> SIÈCLE



I

*Le supplice du baryton qui chante faux et souvent.*



II

*Le supplice du proposeur de toast.*



III

*Le supplice du siffleur dans les chars urbains.*



IV

*Le supplice du conteur d'histoires usées.*



V

*Le supplice de l'intime qui vous cogne dans le dos.*



VI

*Le supplice du bébé qui pleure au théâtre*



## UN ŒIL AUX AFFAIRES



*Médecin amoureux.* — Puis-je vous demander pourquoi vous refusez ?

*Delle Million.* — Vous savez que ma sœur a épousé un avocat ; il faut que j'en épouse un moi aussi, sans quoi jamais je ne verrai l'argent de mon père.

## PINCÉE DE CONSEILS

## MOYENS D'EMPECHER LA MOISSISSURE DES LIVRES

Les livres reliés en cuir de Russie, non seulement ne se moisissent jamais, mais encore empêchent les volumes qu'ils touchent de se détériorer. Cet effet est dû à l'odeur de l'huile de bouleau avec laquelle ce cuir est préparé. Il suffirait d'un peu d'huile essentielle quelconque pour préserver de tout dommage les livres conservés dans des endroits humides et bas.

## ENCRE PORTATIVE

Voici un moyen d'avoir toujours sur soi, en voyage, de l'encre noire, sans crainte de verser son encrier dans sa poche :

On fabrique une poudre que l'on délaye dans l'eau froide ou chaude au moment de s'en servir et dont voici sa composition :

Noix de Galle..... 2 onces  
Cuperose verte..... 1/2 —

que l'on réduit en poudre fine et que l'on mélange avec soin.

Lorsqu'on veut obtenir l'encre, il faut verser de l'eau froide ou chaude sur la poudre, dans la proportion de six à un.

## MOYEN D'OUVRIER LES FLACONS DE CRISTAL

Il arrive souvent que les bouchons des flacons s'attachent tellement à l'orifice, qu'il est impossible de les ouvrir, et qu'il faut les laisser sans usage. J'ai vu ainsi souvent de ces flacons désespérants qui résistaient à tous les efforts ; il est un moyen bien simple d'en extraire le bouchon ; pour cela, prenez une clef, et frappez tout doucement avec l'anneau tout le tour de l'orifice. Cette manœuvre, souvent répétée, détache insensiblement le bouchon, que tous les efforts insignifiants n'auraient servi qu'à fixer davantage.

Il en est un autre qui consiste à plonger le flacon, jusques au col inclusivement, dans l'eau chaude. Le verre ou le cristal du flacon se dilate avant le bouchon, on profitera de l'instant où ce dernier est encore froid pour le retirer avec précaution.

## VERNIS POUR CUIVRE

Sulfure de carbone, 1 partie ; benzine, 1 partie, essence de térébenthine, 1 partie ; esprit de bois, 2 parties ; copal dur, 1 partie.

## MANIÈRE DE PRÉSERVER LES CADRES DES PIQUES DE MOUCHES

Faites bouillir quatre ou cinq poireaux dans une pinte d'eau ; ensuite, avec un pinceau que vous trempez dans cette eau, frottez les cadres dans les parties qui ne sont pas dorées ; cela ne peut les gâter en rien, et les mouches n'approchent jamais des objets ainsi lavés.

## MANIÈRE DE NETTOYER LES CARAFES

Les carafes contractent aisément la teinte des liquides qu'elles contiennent : l'eau la mieux filtrée y forme à la longue un dépôt. Il faut un soin particulier pour les nettoyer, parce que leur forme offre des difficultés qui exposent à les casser.

Prenez un morceau de papier brun très épais, coupez-le en petits morceaux qui entrent facilement dans la carafe, joignez-y un peu de potasse et une petite quantité d'eau tiède : si votre eau est trop chaude, vous casserez le verre. Secouez vivement pendant une minute, puis prenez un roseau ou un jonc, garnissez l'un des bouts d'un morceau d'éponge que vous attacherez solidement ; puis frottez-en les parties encrassées jusqu'à ce que vous les voyiez bien nettes, et rincez deux fois votre carafe à l'eau froide. Surtout ne faites jamais usage de grès ou d'autre poudre pour laver vos carafes, vous égratignerez le verre et ne pourriez plus lui rendre son poli.

Quand les carafes ont été bien lavées, tournez-les du haut en bas, et mettez-les sécher dans le râtelier ou séchoir. Si vous n'avez point de râtelier, renversez-les dans une cruche et séchez-les bien, car si vous n'en faites pas constamment usage et que vous y laissez de l'humidité, elles prendront un goût de moisi que vous aurez grand-peine à leur faire perdre, et resteront troubles, au lieu d'être claires et brillantes.

Quelquefois les bouchons de carafes collent ou entrent si fortement, que, en voulant les enlever, on casse le col de la carafe. Pour pouvoir ôter le bouchon, posez la carafe, et tenez-la de la main gauche près l'embouchure, et avec la main droite poussez le bouchon à droite et à gauche ; ou bien mettez une goutte d'huile d'olive autour du bouchon, juste à l'embouchure de la carafe, ou bien encore trempez le col de la carafe dans de l'eau un peu chaude, mais non bouillante, et le bouchon cédera bientôt. En telles occasions, la patience est nécessaire, tandis que la force et la violence font plus de mal que de bien.

## RECETTE POUR FAIRE LA POUDRE MÉTALLIQUE

Faites une forte lessive de potasse avec de l'eau dans laquelle vous avez fait dissoudre une demi-once de crème de tartre et la même quantité d'alun ; mettez votre argenterie dedans, et placez le tout sur le feu ; laissez bouillir environ six minutes ; ensuite retirez l'argenterie et faites-la sécher, réduisez en cendres un peu de paille de froment ; après avoir pilé ces cendres, passez-les à travers une mousseline, et frottez-en votre argenterie.

## MOYEN D'ÉTÉINDRE LES FEUX DE CHEMINÉES

Lorsqu'on s'aperçoit que le feu a pris dans un tuyau de cheminée, on doit aussitôt étendre sur lâtre le bois allumé, ainsi que la braise, et y jeter le plus également possible trois ou quatre poignées de soufre, que l'on aura réduit en poudre fine. On bouche immédiatement après le devant de la cheminée en y plaçant une table, ou une porte, un devant de cheminée ou un drap mouillé, qu'on a soin de tenir fortement à la partie supérieure, et sur les côtés. Le soufre étant un très bon combustible, s'enflamme à l'instant, et absorbe si fortement l'oxygène de l'air renfermé dans la cheminée que la flamme cesse aussitôt de brûler. Le feu, quoique ardent qu'il soit, s'éteint à l'instant. Comme on peut éviter de grands désastres par un moyen si facile, il serait prudent

d'avoir, dans chaque ménage, une petite provision de soufre en poudre. Si le brasier est assez ardent, on peut remplacer le soufre par quelques poignées de sel de cuisine ; on peut encore substituer quelques oignons au sel.

Le gaz ou l'humidité, qui s'en élève, remplit le tuyau de la cheminée, et ne permet plus la combustion.

## PROCÉDÉ POUR ENLEVER À LA VAISSELLE D'ARGENT LA COULEUR QUE LUI FONT PRENDRE LES ŒUFS FRAIS

L'on sait que les œufs cuits au beurre communiquent aux couverts et aux assiettes d'argent une teinte d'un noir rougeâtre, que l'on ne parvient à faire disparaître qu'au bout de quelque temps, en employant les moyens ordinaires pour nettoyer l'argenterie. Il en est un bien plus simple qui efface, en un instant, cette teinte désagréable, et rend à la vaisselle d'argent tout son éclat ; il suffit de la frotter avec de la suie.

## MOYEN D'AVOIR LE JUSTE POIDS DES MARCHANDISES

On a souvent accusé, et non sans quelque raison, les marchands détaillants de vendre à faux poids. Quelle que soit l'inégalité des bras d'une balance, on aura le poids de ce que l'on demande aussi exactement qu'il sera possible, en faisant peser la moitié de la marchandise à recevoir dans un plateau de la balance, puis l'autre moitié dans l'autre plateau.

## POUR ENTÉLER LE PAPIER DE BOIRE

Faites fondre gros comme une noix d'alun dans un verre d'eau. On humecte le papier de cette eau avec une éponge fine et on laisse sécher. Si c'est pour peindre à l'aquarelle on tend auparavant le papier avec un stirator.

## POUR FIXER UN TESSIN À LA MINE DE PLOMB

Prenez du lait bien pur, arrosez en doucement le dessin faites égoutter et laissez sécher.

## RECELI UTILE AUX ÉCRIVAINS POUR REMPLACER LA SANDARAQUE

Lorsque l'on a fait une tache sur son papier, on peut obvier à cet inconvénient en employant au lieu de sandaraque, qui est rare et chère, de la craie de Champagne, vulgairement appelée blanc d'Espagne, qu'on trouve partout à bon compte. On met un peu de cette terre absorbante, réduite en poudre, sur l'endroit gratté, on l'identifie au papier en le frottant avec le polissoir ou le dessus de l'ongle, ensuite on enlève le superflu avec un linge ou du papier, et on le polit de nouveau avec le polissoir ou le dessus de l'ongle.

Cela fait, on peut écrire dessus beaucoup mieux qu'on aurait fait si l'on eût employé la sandaraque, parce que la craie est lisse, absorbante, douce au toucher et s'unit mieux au papier, en sorte qu'elle ne macule pas l'écriture et ne change en rien la couleur du papier.



TOUJOURS GATE. LA LANTERNE CHINOISE

## LA VERTU N'EST PAS TOUJOURS RÉCOMPENSÉE



I  
M. Durillon s'empresse, en gâtant l'homme, de ramasser le portefeuille que la petite dame vient d'échapper.

II  
Mais la petite dame qui s'était penchée dans le même temps pour le même but, convertit le chapeau de Durillon en accordéon.

III  
—Voilà, madame, s'écrie Durillon, enthousiasmé, mais les yeux bouchés.

IV  
Seulement, comme ce n'est pas l'habitude de voir un gentleman se cacher la figure d'un vieux chapeau pendant qu'il tient un portefeuille à la main, le sergent de ville a jugé à propos de l'amener au poste comme pick-pocket.

## RÈGLES DU JEU DE POKER

(Suite)

ART. 39.

29 août 1885. O. W. B., à Ann Arbor.

A donne les cartes ; B, C et D jouent et demandent chacun trois cartes. A, par mégarde, en donne quatre à C qui déclare l'erreur avant d'avoir touché à son jeu, mais après que B et D ont relevé leurs cartes. Que faut-il faire avec la main de C ?

Réponse. — La règle est formelle. Le donneur doit retirer une carte du jeu de C et la remettre au talon.

ART. 40.

1er septembre 1883. Théorie, à New-York.

Suivant la règle du jeu, toute carte découverte pendant la donne supplémentaire doit être remplacée par la carte suivante. Quels sont les arguments en vertu desquels cette règle a été établie ?

Réponse. Aucun joueur ne peut recevoir une carte découverte, par la raison que, les jeux devant être absolument cachés, une carte vue pourrait donner aux adversaires un renseignement précieux. Quant au remplacement immédiat, il facilite la donne sans pour cela faire un tort appréciable à aucun des joueurs ; l'argument qu'ils ne reçoivent pas la carte qui leur revient tombe de lui-même en présence du fait que toutes les cartes non distribuées sont inconnues de tous les joueurs.

2 février 1884. L. et H., à Deansville.

La donne étant accomplie, la carte supérieure du talon est retournée par mégarde. La donne doit-elle être annulée et les cartes rebattues ?

Réponse. La donne est bonne. La carte vue doit être écartée et les cartes supplémentaires être distribuées comme d'habitude.

10 mai 1884. F. R., Harvard Collège.

A donne les cartes, B demande trois cartes. En les lui donnant, A en découvre une. A doit-il servir C et D avant de remplacer la carte retournée, ou la première carte doit-elle être donnée à B ?

Réponse. B doit recevoir la première carte.

26 août 1884. J. S. T., de Charleston.

Après l'écart, un joueur à qui devrait échoir une carte retournée par mégarde a-t-il le droit de la demander ?

Réponse. Non.

6 septembre 1884. W. S., de Helena.

Quatre personnes jouent au poker. En don-

nant les cartes après l'écart, le donneur en découvre une devant appartenir au joueur premier en cartes. Ce joueur doit-il recevoir la carte suivante ou la carte retournée sera-t-elle remplacée lorsque tous les autres joueurs auront été servis ?

Réponse. Le joueur doit recevoir la carte suivante.

3 janvier 1885. S. J. C., à New-York.

1o. Sur quelle autorité le *Spirit of the Times* se fonde-t-il pour décider que si une carte donnée à l'un des joueurs est découverte accidentellement, cette carte doit être remplacée par la suivante ?

Réponse. Sur la nôtre et sur celle du bon sens.

2o Si cette règle est observée, aucun des joueurs ne reçoit les cartes qui lui étaient échues, tout aussi bien que la malheureuse victime de l'accident, tandis que si celui-ci était servi en dernier, il n'y aurait aucun changement dans la distribution pour les autres joueurs.

Réponse. Cette observation est juste, mais que prouve-t-elle ? A moins de jouer avec des cartes biseautés, y a-t-il une raison pour qu'une carte inconnue ne vaille pas une autre, et pourquoi un joueur serait-il une victime malheureuse pour avoir reçu une carte en dehors de la distribution régulière ?

21 mars 1885. T. W., à Philadelphie.

Un joueur demande une carte ; le donneur découvre suffisamment cette carte, pour que le joueur à qui elle revient et qui est placé en face de lui puisse la nommer. Peut-être, comme c'est plus souvent le cas, aucun autre joueur que celui qui est intéressé à la surveiller n'a vu cette carte. Du moment que ce joueur peut nommer la carte, a-t-il le droit de la refuser et d'en demander une autre à la fin de la donne ?

Cette carte, dans un certain sens, est découverte parce que le joueur peut la nommer. Si celui-ci le peut, il est impossible d'affirmer qu'aucun autre joueur ne pourrait en faire autant. Il reste donc là une question ouverte dont la solution dépend de la véracité des joueurs. Il est évident qu'une semblable situation n'est pas correcte et, de plus, est inconsistante avec le but principal des règles de jeu, qui est de prévenir les discussions et d'éviter, dans une certaine mesure, tous les conflits. En vertu de ce principe, on accorde à un joueur le droit de refuser une carte vue et d'en demander une autre à la place. D'un autre côté, si une carte distribuée assez maladroitement pour que le joueur à qui elle revient puisse la nommer est considérée comme une carte découverte et peut, à la fin de la donne, être arbitrairement acceptée ou refusée, il ressort de ce fait que ce droit donnerait au joueur en question un avantage

illégal. En effet, si la carte convient à son jeu, il peut la prendre sans rien dire et si, dans le cas contraire, il peut la refuser il en résulte pour lui cet avantage, qu'il voit six cartes tandis que les autres n'en voient que cinq et, si chacun d'eux ne demande qu'une carte, il a nécessairement deux chances contre une de trouver la carte qu'il lui faut pour compléter sa main.

Réponse. Le joueur en question est tenu de prendre la carte. Si un joueur ne sait pas donner convenablement et tenir les cartes de manière que personne ne puisse les voir pendant la donne, notre avis est qu'on doit refuser de l'admettre dans une partie.

22 août 1885. W. P. H., à Hartford.

Le donneur découvrant une carte pendant la donne supplémentaire, pour quelles raisons cette carte doit-elle être remplacée immédiatement en interrompant la distribution régulière aux autres joueurs ?

Réponse. Ces raisons sont : le bon sens, l'analogie, la coutume.

ART. 41.

24 janvier 1885. A. D. M., à Peterborough.

1o Dans le jeu de poker ordinaire le privilège du premier en cartes peut-il passer à un autre joueur. Par exemple si un joueur se carre, peut-il, par ce fait, acquérir le privilège de parler le dernier après l'écart ?

Réponse. Non.

2o Y a-t-il un cas quelconque où ce privilège peut passer d'un joueur à un autre ?

Réponse. Non, à l'exception du jack-pot, où le joueur qui ouvre le pot est le premier à parier.

ART. 44.

23 août 1884. T. D., à Duke Centre.

A fait un pari que B couvre. A demande à B ce qu'il a dans sa main. B montre une main suffisante pour gagner A sans abattre toutes ses cartes. A demande à les voir toutes. Est-ce son droit ?

Réponse. Tout joueur qui parie ou couvre un pari est tenu de montrer tout son jeu aux joueurs qui sont de la partie.

23 mai 1885. J. H. M., à Harper.

A, B, C et D jouent au poker. Tous voient le *blind* qui avait été misé par B. Après l'écart, C et D passent. A fait un pari et B le couvre. A abat son jeu et B se rend en voyant qu'il est battu. A demande à voir le jeu de B ; celui-ci prétend qu'il n'est pas tenu de montrer son jeu ayant payé pour voir celui de A. Légalement, B doit-il, oui ou non, montrer son jeu ? C et D ont-

ils le droit de demander que A et B leur montrent leurs jeux ?

*Réponse.* Tout joueur qui parie ou couvre un pari est tenu de montrer tout son jeu à tous ceux qui sont de la partie.

ART. 48

15 mai 1884. S., à Sherman.

C donne les cartes ; B, C et D restent dans la partie. B demande une carte et relance. C et D le *voient*, ayant respectivement trois dames et trois neufs. B abat son jeu et montre quatre as, mais il n'abat que quatre cartes, ayant négligé de prendre la carte supplémentaire qui lui avait été régulièrement donnée. La *main* de B peut-elle gagner ?

*Réponse.* Non, car elle est incorrecte.

13 septembre 1884. Amateur, à San-Francisco.

Un joueur demande trois cartes : on ne lui en donne que deux. Peut-il prendre part à la partie avec quatre cartes, ou doit-il en être exclu ?

*Réponse.* Il ne peut pas prendre part à la partie avec quatre cartes.

10 janvier 1885. H. E., à Jersey City.

1o A ouvre un *jack-pot* avec une *main* de trois *cinqs*, B entre et C se retire. A demande deux cartes et C en demande trois. Le donneur en donne trois à chacun d'eux. A prend ses cartes. Avant de regarder son jeu, B déclare que la *main* de A est *foulet* et réclame la poule. A proteste et parie la limite. B met son jeu à découvert sur la table, décline de couvrir le pari et réclame néanmoins la poule par la raison du *foulet* qu'il a signalé. A réclame la poule par la raison que B n'a pas demandé à abattre en couvrant son pari. A qui appartient la poule ?

*Réponse.* A B, qui a découvert l'erreur et par conséquent vicié la *main* de A.

2o Un joueur tenant six cartes, si le fait n'est pas découvert, a-t-il le droit de parier et peut-il prendre la poule si son pari n'est pas couvert ?

*Réponse.* Oui.

3o En tenant six cartes dans son jeu et même après que le fait a été découvert, le joueur a-t-il le droit de faire des paris dans l'espoir que ses adversaires, ne connaissant pas suffisamment les règles, se laissent intimider et ne couvrent pas ses paris ?

*Réponse.* Oui.

17 janvier 1885. Caliph, à New-York.

A donne les cartes pour un *jack-pot* : aucun joueur ne demande à l'ouvrir avant que le tour de A n'arrive ; celui-ci ouvre le *jack-pot* et tous les autres joueurs restent dans la partie. A parie ; B le relance ; C et D passent ; A relance B qui jette ses cartes. On demande à A de montrer sa *main* d'ouverture, et on découvre qu'il a six cartes. Comme tous les autres joueurs ont passé, A réclame la poule. Est-ce son droit ?

*Réponse.* Oui.

17 janvier 1885. W. S. F., à Chicago.

1o Dans le numéro du 3 janvier, en répondant à un correspondant, vous dites qu'un joueur tenant six cartes peut gagner la poule après abattage. Veuillez nous dire pourquoi une *main* de six cartes peut gagner.

*Réponse.* Dans la décision en question, il est dit expressément que tous les autres joueurs avaient jeté leurs cartes avant de regarder le jeu du gagnant. Il était de leur devoir de conserver leurs cartes jusqu'à ce que ce jeu fût abattu. En négligeant cela, ils perdent et leurs droits et leur argent.

2o Si on peut gagner avec six cartes, comment empêcher un joueur de conserver intentionnellement trois cartes et d'en demander trois ?

*Réponse.* Le seul fait que si les adversaires ont soin de vérifier le jeu du gagnant comme il est de leur devoir, celui-ci perd son argent si son jeu est irrégulier.

21 février 1885. W. A. M., à Saint-Joseph.

Dans quelles circonstances un joueur peut-il gagner la poule avec quatre cartes seulement dans sa *main* ?

*Réponse.* La règle dit textuellement : Si un joueur parie avec plus ou moins de cinq cartes dans sa *main*, il perd tout ce qu'il a misé sans avoir droit à la poule, à moins toutefois que tous ses adversaires n'aient passé en jetant leurs cartes

avant de s'en apercevoir. Dans ce cas la poule lui appartient.

25 août 1885. Venango.

A donne les cartes et, après avoir relevé son jeu, B, *blind*, s'aperçoit qu'il a six cartes.

1o B peut-il demander d'autres cartes et jouer ?

2o Peut-il demander que A recommence la donne ?

3o Est-il exclus de la partie et perd-il sa mise ?

*Réponses.* Il ne peut ni demander d'autres cartes ni demander une autre donne. Il ne peut pas jouer et perd sa mise.

22 août 1885. L. A. J., à Marion.

Dans un de vos derniers numéros, vous dites d'un côté qu'un joueur de *poker* peut parier avec plus ou moins de cinq cartes dans son jeu, et, d'un autre côté, qu'en jouant pour un *jack-pot* un joueur avec quatre cartes dans sa *main* est forcé de renoncer. Veuillez expliquer cette contradiction.

*Réponse.* Il n'existe aucune contradiction. Un joueur peut parier avec quatre ou six cartes en *main*, jusqu'à ce que ses adversaires s'en aperçoivent.

27 juin 1887. Suffolk Club, à Boston.

1o A ouvre un *jack-pot* avec une paire de dames ; aucun autre joueur n'entrant dans la partie, A abat son jeu qui contient six cartes. Gagne-t-il la poule ?

*Réponse.* Non.

2o B relance à la limite et tous les autres joueurs passent et jettent leur jeu. B gagne-t-il la poule, quoiqu'on se soit aperçu qu'il avait six cartes ?

*Réponse.* B gagne la poule.

3o Nous prétendons que tout joueur qui relève son jeu et qui a six cartes avant l'écart a une mauvaise *main* avec laquelle il ne peut gagner dans aucun cas. Notre interprétation est-elle juste ?

*Réponse.* Non. Une *main* de six cartes peut gagner si tous les autres jours jettent leurs cartes sans demander à la voir.

4o A ouvre un *jack-pot* et tous les autres joueurs entrent dans la partie. Après l'écart, A passe ; B parie la limite et personne ne le couvre. Si on s'aperçoit qu'il a six cartes, gagne-t-il néanmoins la poule ?

*Réponse.* Certainement.

5o Nous prétendons qu'un joueur qui, après l'écart, se trouve avoir six cartes, a vicié la distribution des cartes et ne peut gagner la poule, même si personne ne couvre son pari. Avons-nous raison ?

*Réponse.* Non.

ART. 49.

3 mai 1884. Boston.

A est *blind* ; B et C passent ; D également, mais, après une seconde, il reprend et dit : *Je vais*. E objecte en disant, qu'après avoir passé, D n'a pas le droit de revenir sur sa première décision. D a-t-il le droit de jouer ?

*Réponse.* Oui, s'il a parlé avant que E ne se soit prononcé dans un sens ou dans l'autre ?

3 janvier 1885. Nadine, à Bamister.

A, B, C et D jouent au *poker*. B passe et D jette son jeu avant que C n'ait parlé. D n'est-il pas tenu d'attendre son tour avant de se prononcer ?

*Réponse.* Certainement ; il est de plus mis à l'amende.

ART. 51.

21 février 1885. National Club, à Washington.

A donne les cartes ; B mise un jeton comme *blind* ; C se carre en misant 5 jetons, ce qui met les entrées à 10 jetons. Les autres joueurs objectent en disant que pour se carier D n'a que le droit de doubler le *blind*. Qui a raison, de D ou des autres joueurs ?

*Réponse.* Les autres joueurs.

ART. 54.

21 janvier 1885. D., à Baltimore.

On joue au *poker* avec un jeu neuf. A la cinquième donne, des paris assez importants s'engagent. L'un des parieurs abat un brelan carré de valets, tandis que l'autre se trouve tenir cinq *die*. Toute question de fraude écartée, lequel des deux gagne poule ?

*Réponse.* La donne est nulle et chaque parieur reprend son argent.

8 février 1885. C. H., Bradford.

On commence une partie de *poker* avec un jeu de cartes neuf. Il se forme immédiatement un *jack-pot*. A l'ouvre avec une paire d'as ; B entre avec quatre cartes de *flush*. A tire un troisième as, et B complète son *flush*. On parie et on abat ; à l'abattage, on s'aperçoit que A a dans son jeu deux as de pique. Le jeu de cartes étant défectueux, A a-t-il le droit de reprendre son argent ?

*Réponse.* Oui, car la donne est nulle.

27 juin. A. P., à New-York.

1o Si, pendant le cours d'une partie de *poker*, on découvre que le jeu de cartes est défectueux, tous les coups joués avant la découverte ne sont-ils pas bons et valables ?

*Réponse.* Tous les coups sont bons, à l'exception de la donne pendant laquelle on s'est aperçu de la défectuosité.

2o En cas de défectuosité découverte pendant la donne, les joueurs ne doivent-ils pas retirer leurs enjeux et, les cartes rectifiées, ne doit-on pas procéder à une nouvelle donne ?

*Réponse.* Les joueurs retirent leurs mises et la donne recommence.

28 novembre 1885. K. L. R. C., à Détroit.

A donne les cartes. Tous les joueurs passent, à l'exception de B et de lui. A l'abattage, A gagne, mais il se trouve avoir dans son jeu deux *six* de cœur, et en vérifiant le jeu de cartes on découvre que, quoique neuf, il contient deux cartes de trop. Lequel des deux joueurs gagne la poule ?

*Réponse.* Aucun. La donne est nulle, et chacun d'eux reprend son argent.

ART. 55.

26 août 1884. J. S. T., de Charleston.

A, B, C et D jouent au *poker*. B mise le *blind* ; C et D passent ; A demande à entrer. B, qui a misé le *blind*, a-t-il le droit de faire reprendre à A ses jetons, afin de pouvoir former un *jack-pot* ?

*Réponse.* Non.

(A suivre.)

## UN HOMME DE PRECAUTION



*Propriétaire, à son homme de cour.*—Il est vrai que j'ai perdu \$20 ; mais ceci n'est pas à moi. C'est vingt billets d'une piastre, tandis que j'ai perdu un billet de vingt piastres.

*L'homme de cour.*—Mais, je l'ai fait changer, monsieur.

*Le propriétaire.*—Pourquoi cela ?

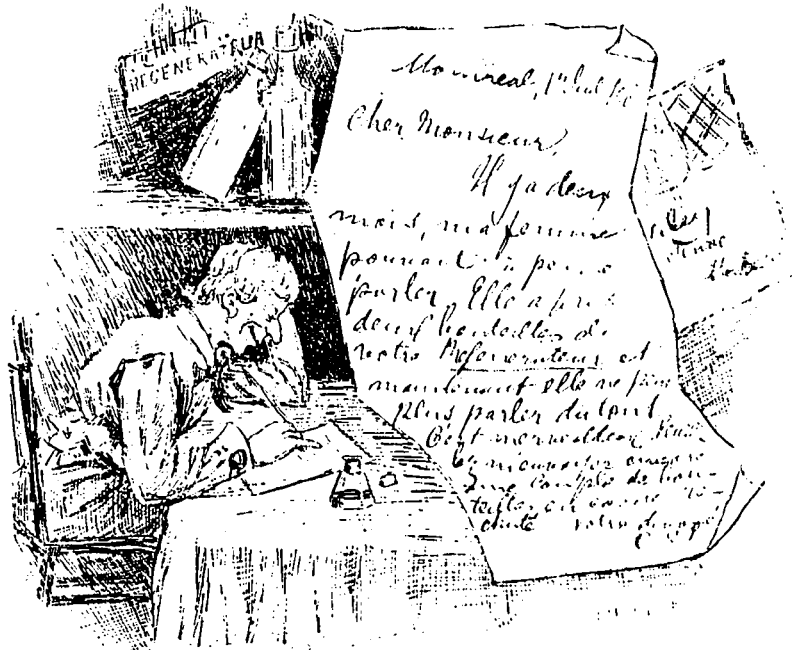
*L'homme de cour.*—Pour éviter du trouble à monsieur. J'ai pensé qu'il aurait été embêté avec un vingt piastres pour me donner la petite récompense.

## NOTIONS MUSICALES CONFUSES

## UN REMÈDE SOUVERAIN



Charles Grelot, qui voit la ménagerie pour la première fois.  
— Jouez-en donc, voir ?  
Le gardien. — Jouer de quoi ?  
Grelot. — Mais de ça. Je me rappelle mes Bucoliques de Virgile, allez ; les gens qui jouaient du chalumeau dans l'ancien temps. C'est ça un chalumeau !  
Le gardien. — Pas tout à fait, père : celui là, ça n'est qu'un chameau.



Notre ami est convaincu que pas une famille ne devrait négliger de garder une bouteille de ce remède extraordinaire.

## LE BEL AGE

Laissez-les jouer, ces enfants,  
Laissez-les prendre triomphants  
Leurs grands airs de fanfaronnades ;  
Et défilent leur sérénades.  
Folles bondés sur les gazons  
Laissez toutes ces têtes blondes  
S'unir dans leurs fougueuses rondes  
Mélant la bataille aux chansons.  
Assez tôt leurs beaux fronts sans rides  
Perdant leurs souplesses limpides,  
Se chargeront de ces sillons  
Que jeunes comme eux nous raillions.

## PROCÉDÉS POUR TENIR LES APPARTEMENTS FRAIS EN ÉTÉ

Certes, par les grandes chaleurs, le précepte semble d'une application difficile. Mais il existe diverses méthodes de combattre efficacement la chaleur excessive, pendant l'été, des appartements exposés au midi. Une fenêtre d'escalier laissée à propos ouverte pendant la nuit préparera d'abord très-bien l'expérience en rafraîchissant les couloirs et les escaliers, ainsi que les pièces dont on aura laissé les portes ouvertes également, si rien ne s'y oppose. Une jalousie baissée pendant le jour fera le reste ; un courant d'air est rarement dangereux dans de telles circonstances, et apporte un soulagement incontestable.

Voici une ingénieuse et très-hygiénique méthode de rafraîchir les chambres inondées de soleil : on place au milieu de la pièce un grand vase de cristal ou de verre rempli d'eau, de ces vases où l'on élève des poissons rouges, et l'on y dresse un bouquet de menues branches, autant qu'il peut en tenir, de saule, de tilleul ou de bouleau. En peu de temps, l'atmosphère de la chambre sera très-sensiblement rafraîchie, l'évaporation de l'eau produisant l'effet désirable sans le moindre inconvénient pour la santé. En outre, la verdure exhale, sous l'influence des rayons solaires, une quantité d'oxygène suffisante pour aider considérablement à la purification de l'air ambiant. Il faut renouveler de temps en temps cette feuillée, et surtout l'eau. Arrangé avec goût, cet étrange bouquet sera même un ornement original et gracieux. Seulement il faudra bien se garder de le laisser dans l'appartement après la chute du jour, ainsi que de le placer à l'ombre, surtout dans une chambre à coucher ; car si, sous l'influence de la lumière, la plante expire de l'oxygène, c'est de l'acide carbonique qu'elle rend à l'ombre ; d'où les malaises, les migraines causés par le séjour des fleurs dans une pièce fermée ou placées dans l'obscurité.

## MULTIPLICATION DIFFICILE

Gus. — Je croyais que tu étais dans une buvette ?  
Jack. — J'y étais, mais on m'a remercié.  
Gus. — Pourquoi ?  
Jack. — Parait que je ne sais pas encore assez bien mon métier ; je pouvais pas avec un sou de bière, obtenir pour dix sous de mousse.

## FAUTE DE SE COMPRENDRE

Le corbeau dit à la grenouille :  
Qu'est-ce ? quoi ? que dis-tu, dis-moi ?  
La grenouille répète : coa.  
Le corbeau recommence : quoi ?  
Un fin petit liout gazouille :  
La grenouille dit comme toi,  
Questionneur, toujours, quoi ! quoi !

## L'EAU COMME BOISSON

La température à laquelle l'eau est consommée peut influer considérablement sur la santé : ainsi, au-dessous de 45 degrés, l'eau est un breuvage astringent et hautement tonique ; à 60 degrés, elle agit comme dissolvant sur les matières restées non digérées dans l'estomac, et peut à ce titre, et seule, apporter un grand soulagement à quiconque souffre d'indigestion ; au-dessus de 60 degrés, elle relâche ; mais de 70 à 80 degrés elle constitue un excellent médicament anti-bilieux, prise au saut du lit et à jeun.

PURIFICATION DE L'EAU. — Une forte pincée d'alun en poudre jetée dans un verre d'eau et remuée avec une cuiller précipitera au fond du verre les impuretés dont elle pourrait être chargée.

En opérant à l'aide des réactifs que nous allons indiquer, dans la proportion de quelques gouttes dans 1 once ou 2 d'eau, on y découvrira la présence des matières suivantes, si elle existe : — une solution de nitrate de baryte donnera une apparence bourbeuse à l'eau qui contiendra des carbonates ou des sulfates alcalins. Une solution de plomb produira le même effet. Une solution d'oxalate d'ammoniaque précipitera la chaux si elle existe. Une solution de carbonate d'ammoniaque, et aussitôt après une autre de phosphate de soude lui donneront une apparence laiteuse s'il y existe de la magnésie. Une solution de savon dans l'alcool trahira la présence de la chaux dans l'eau et indiquera, par une plus ou moins grande épaisseur de savon, le degré de dureté de l'eau, c'est-à-dire son impossibilité plus ou moins grande de cuire les aliments et de dissoudre le savon.

MOYEN D'AVOIR TOUJOURS DE L'EAU FRAICHE EN ÉTÉ. — Il est des plus simples et nous ne faisons que le rappeler : entourez entièrement d'un épais torchon imbibé d'eau votre carafe pleine, et exposez-la, ainsi emmaillottée, à l'action des rayons du soleil. L'évaporation de l'eau dont le torchon est mouillé entraînera un abaissement relativement énorme de la température de l'eau de la carafe, et vous aurez ainsi de l'eau presque glacée en quelques minutes.

## LE PARADIS TERRESTRE DES COMMIS.



Commis mourant de fatigue. — Nous n'avons, madame, que ces trente-sept qualités de coton ; il ne m'en reste pas une autre pièce à vous montrer.

Madame (murmurant). — C'est bien, monsieur, j'amènerai maman avec moi demain pour choisir.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

CHAPITRE XXXVI

Le soir de ce jour une pirogue accostait la rive droite du Rio-Colorado, non loin d'Austin.

Un homme sortait de la nacelle d'écorce et poussait trois fois le cri de la chouette.

A cet appel, un autre homme parut.

C'était la Couleuvre, armé et venant à un rendez-vous de John Huggs.

— Eh bien ? demanda le capitaine impatient.

— L'affaire est-elle en bonne voie ?

— Tout va bien ! dit la Couleuvre.

— Nous avons des intelligences dans la place et nous enlevons demain ou après demain. Un de mes amis y est installé comme palefrenier.

— Je vous attends ici, à cette place, chaque nuit, dit Huggs.

Vous n'attendrez pas longtemps.

Les deux hommes causèrent pendant cinq minutes encore, convinrent de tous les détails du rapt à accomplir, et Huggs termina joyeusement la conférence en disant :

— Señor Juan c'est affaire à vous.

— La fille est à nous.

Il trouvait admirable le plan de la Couleuvre, et à vrai dire, il l'était.

CHAPITRE XXXVII

Cette même nuit, deux heures avant le jour, un homme qu'à son costume et à ses allures on pouvait reconnaître pour un pirate de la savane, s'avançait à travers la prairie suivit d'un nègre.

Ces deux hommes allaient silencieux.

Les ténèbres étaient épaisses, le vent soufflait avec rage.

À quelques milles pas, on entendait comme le clapotement de l'eau.

Le pirate s'arrêta :

— Nous sommes, dit-il, à peu de distance de la *lagune de la mort* ; j'entends le bruit du flot.

Il hésitait.

C'est qu'aussi cette lagune justifiait son nom sinistre.

Seule nappe d'eau à vingt lieues à la ronde, elle était le refuge de monstrueux caïmans.

Chaque nuit tous les fauves de la savane environnante y venaient boire et guetter leurs proies : bœufs, antilopes ou autres fauves comme elles.

D'ours à jaguars, de caïmans à serpents, c'étaient des luttes terribles, acharnées.

Les vautours planaient sans cesse sur ce petit lac, extrêmement dangereux pour le voyageur.

Les rapaces de l'air disputaient les cadavres aux bêtes féroces, dès que le jour paraissait.

Et le repas de la nuit se prolongeant après l'aurore, le soleil éclairait ces scènes affreuses de carnage.

Le pirate écouta, regarda le ciel et dit au nègre :

— Attendons !

Le nègre ne répondit rien.

Il tremblait, mais il semblait animé d'une résolution froide, d'une volonté inébranlable.

— Est-tu sûr, David, que le *Sauveur* a bien dit : la *lagune de la mort* ?

— C'est folie de redemander toujours la même chose ! dit le nègre.

— J'ignore qui vous êtes, mais je sais que vous connaissez le *Maître*.

En ce moment, un concert effrayant de cris épouvantables retentit et répandit la terreur au loin.

Les deux hommes se regardèrent.

— Il faut attendre, dit le nègre.

— Et, fit l'autre, demain, au jour, il faudra se trouver près du chêne brisé, à cent pas de l'eau.

— Et nous verrons, par centaines, des jaguars dévorant leurs proies, tuées dans le combat qui se livre.

— J'aime mieux risquer de vivre en obéissant que mourir en refusant d'exécuter ses ordres.

Les deux hommes, pendant une heure et demie, assis sur le sol, l'œil vers la lagune, sans mot dire, écoutèrent les bruits de lutte qui s'élevaient des bords de la lagune.

Ce fut une longue angoisse.

Enfin le soleil parut, presque subitement comme toujours dans ces régions où il y a peu d'aurore.

Les hurlements retentissaient plus furieux encore.

Sur les cadavres, les jaguars se livraient entre eux à une bataille acharnée, chacun repoussant l'autre de la gueule et de la griffe.

— Debout, dit le nègre résolument, mais avec des frissons qui ridaient son corps et l'agitaient.

Le pirate, pâle, chancelant, apprêta ses armes.

— Prends un pistolet ! dit-il au nègre.

— Non ! dit celui-ci.

— C'est inutile.

— Si le maître ne veut pas ma mort, je ne mourrai pas.

— Depuis dix ans je le sers, j'ai foi en lui.

— Mon cœur tremble, mais ma tête me dit de dominer mon cœur.

— En avant !

— Moi aussi j'ai confiance ! dit le pirate.

Et ils marchèrent rapidement vers la lagune.

Ayant gravi une petite colline, ils aperçurent le chêne brisé : mais ils demeurèrent tous deux cloués sur le sol.

Près du chêne, à deux cents pas d'eux, il y avait une lutte effrayante entre des ours gris et une bande de jaguars.

Des caïmans, sortant de l'eau leurs têtes hideuses, épiaient le moment favorable pour s'élaner.

Le chêne était à trente pas du cadavre d'un ours, sur le corps duquel avait lieu le combat.

Des condors planaient au-dessus de cette scène.

Un instant le nègre sembla perdre contenance.

Il avait au front la sueur froide de la peur.

Mais il ferma les yeux, murmura quelques mots inintelligibles et s'avança délibérément.

Puis se retournant :

— Malheur à vous, dit-il, si vous ne venez pas !

Et tel était le prestige exercé par le *Maître*, que le pirate se remit en marche le fusil au poing.

Cependant le nègre, probablement parce qu'il défaillait, se mit à courir pour profiter du reste de volonté qui lui restait.

Des jaguars Paperçurent et se retournèrent sur lui, menaçants.

Le pirate passa un instant sa main sur son front et murmura cette phrase mystérieuse :

— Je le dois !

— C'est écrit de mon sang.

— Ma vie est à lui.

Et il coucha en joue un jaguar, tira, et le revolver au poing, se jeta en avant.

Il déchargea son arme et, sabre au poing, défendit le nègre que la terreur avait abattu sur le sol, à bout de forces et de volonté.

Les jaguars, étonnés par les détonations, avaient reculé, mais ils revenaient furieux et enragés.

Derrière eux, les ours...

Les deux hommes allaient mourir.

Soudain une centaine de coups de feu éclatèrent.

Les fauves s'enfuirent devant une troupe d'Apaches débouchant de derrière la colline.

L'Aigle-Bleu était à leur tête.

Il descendit de cheval, sourit aux deux hommes qu'il venait de sauver et leur dit en leur tendant la main :

— Frères, l'heure est venue.

— Vous êtes sortis victorieux de la suprême épreuve.

Puis embrassant David :

— Toi, ce soir même, tu seras à la tête de trois cents nègres et tu iras apprendre la guerre, en vue de l'avenir prochain, dans les États-Unis, à l'armée du Nord.

Puis, embrassant aussi le pirate, il lui dit :

— Vous avez conquis la réhabilitation, don Eusebio.

— Vous êtes, dès ce jour, mon bras droit et mon ami.

— Je vous donnerai pour armée tous les pirates de la savane et vous utiliserez à notre œuvre de salut cette armée de bandits, force redoutable perdue pour les grandes causes.

Les deux hommes eurent un mouvement de joie qui les transfigura.

— A cheval ! leur dit l'Aigle-Bleu.

Et ils montèrent sur des mustangs de pure race qu'on leur procura.

La troupe disparut au loin.

Si Tête-de-Bison avait vu cette scène, un pareil langage et des manières aussi singulières pour un apache l'eussent bien étonné de la part de l'Aigle-Bleu.

CHAPITRE XXXVIII

Le surlendemain, la Couleuvre et Mendès-Nunez se trouvaient de nouveau attablés, en face d'un excellent déjeuner, à la taverne où déjà ils s'étaient rencontrés devant un dîner remarquable par le choix des mets et qu'avait rendu mémorable l'incident dramatique que nous avons raconté.

Autour d'eux, plusieurs tables vides.

Personne ne se souciait de gêner la Couleuvre par un voisinage indiscret.

On se souvenait de la prétendue apoplexie qui avait si étrangement frappé l'Anversois.

Les deux amis causèrent au dessert en fumant et en dégustant le champagne frappé.

— Depuis deux jours, vous devez connaître un peu les êtres, mœurs et façons du couvent.

— Oh ! oui.

— Et le souterrain.

— Il existe bien et de plus, il n'est pas gardé.

— J'espère au moins que l'on n'y voit pas clair.

— C'est un four.

— A la bonne heure !

— Dites-moi, Nunez, vous auriez à enlever quelqu'un de ce couvent, comment vous y prendriez-vous ?

— Je ne veux pas enlever de nonne, moi, mon cher.

— C'est une chose que jamais je ne ferais.

— *Jamais* est un mot qu'il ne faut pas plus employer à la légère que *toujours*.

— Nunez, vous vous aventurez beaucoup, mon cher.



“ Mais supposons qu'au lieu d'une nonne, il s'agisse du rapt de mademoiselle d'Eragny.

“ C'est bien moins grave.

— Est-ce que cet enlèvement serait bien payé ?

— Très bien.

— Le chiffre ?

— Mille dollars.

— Marché conclu ?

Une heure plus tard, tout était convenu, précisé, arrêté.

Cette nuit, mademoiselle d'Eragny allait être enlevée.

### CHAPITRE XXXIX

Il était nuit dans le couvent.

.....  
Mademoiselle d'Eragny rêvait.

Tout à coup elle fut arrachée à ses songes par une main brutale qui lui nouait sur les lèvres un mouchoir épais.

L'obscurité était complète.

Blanche ne vit pas l'agresseur.

Celui-ci jeta rapidement sur elle un vêtement de nonne qu'il avait trouvé.

Un homme chargea la jeune fille sur son épaule.

Plusieurs autres suivaient le ravisseur.

On descendit dans la chapelle sans bruit.

Le tombeau ouvert leur livra passage.

Vingt minutes après, mademoiselle d'Eragny était emportée loin d'Austin par des cavaliers.

.....  
La Couleuvre avait tenu parole.

### CHAPITRE XL

Nous avons à raconter un de ces drames où les événements se déroulent multiples et simultanés.

Nous sommes donc obligé d'interrompre le cours du récit d'un incident pour courir à un autre.

La caravane est en marche depuis plusieurs jours.

Le colonel, sous l'inspiration du comte de Lincourt, a soigné tout particulièrement l'armement de sa troupe.

Tout ceux qui font partie de l'expédition portent des carabines doubles se chargeant par la culasse et ayant une portée moyenne de mille mètres.

Et par un surcroît de précautions, la confection de ces carabines avait été perfectionnée de telle sorte qu'à défaut de cartouches on pouvait les charger comme un fusil ordinaire (système Snyders).

Ces armes avaient été fabriquées chez un des meilleurs arquebusiers de Londres.

Le wagon arsenal renfermait cent vingt carabines de recharge.

On le voit, l'armement avait été l'objet de soins tout particuliers.

En outre, les munitions de guerre abondaient.

Deux chariots en étaient remplis.

Ces chariots, revêtus d'un blindage en forte tôle, défilent tout accident ou explosion. Ils fermaient hermétiquement, et le colonel faisait lui-même chaque jour les distributions de cartouches.

Pendant que le convoi avançait dans la prairie, suivant la direction indiquée par Grandmoreau, M. de Lincourt et ses chasseurs battaient l'estrade aux environs; ce service d'éclaireurs était devenu indispensable dans la contrée accidentée que l'on traversait depuis la veille.

Les Peaux-Rouges pouvaient profiter de cette configuration d'un sol tourmenté pour dresser quelque dangereuse embuscade.

Les guerriers de la reine blanche auraient

eu à faire, il est vrai, à forte partie, car les hommes du colonel paraissaient être des gens déterminés, et les compagnons de M. de Lincourt n'étaient pas de ceux qui se laissaient surprendre facilement.

Mais, depuis deux jours, Grandmoreau manifestait des inquiétudes.

Le Trappeur avait découvert de nombreuses pistes d'Indiens.

— Forçons la marche, avait-il dit.

“ Il faut nous hâter de franchir les défilés de la *Rose-des-Vents*, pour nous établir sur un plateau que je désignerai, et qui est le dernier de cette chaîne de collines.

“ Une fois là, nous défierons toute surprise et nous repousserons facilement une attaque.”

Cependant le convoi avançait péniblement.

La chaleur devenait accablante, et on marchait depuis l'aube.

Il y avait longtemps que l'heure de la halte était sonnée.

Mais l'éclaireur chargé de trouver un lieu de bivac ne revenait pas.

Les gens placés en tête du convoi virent un homme à cheval se diriger au galop vers eux.

Ils ne tardèrent pas à reconnaître un des leurs.

C'était le chasseur Sans-Nez qui venait indiquer le lieu de campement, où M. de Lincourt, avec des éclaireurs, avait précédé son monde.

Envoyé par le comte, Sans-Nez devait guider la caravane et presser son arrivée à l'endroit désigné.

Le guide et tout le convoi s'engagèrent bientôt dans un défilé entaillé dans le flanc d'une colline aux pentes inaccessibles.

Le fond de cette gorge était peuplé d'une vigoureuse végétation.

L'herbe était haute et dure, et les bêtes de somme n'avançaient qu'à grand-peine au milieu d'un fouillis de plantes aux longues tiges, souples et résistantes comme des cordelettes.

Après dix minutes de marche pénible, la caravane déboucha dans une vallée du plus singulier aspect.

Le fond de cette vallée en entonnoir est une plaine unie et ronde d'une lieue de diamètre.

La montagne circulaire qui contourne cette plaine de toutes parts ne donne accès que par quelques défilés, ou *portes* en langue indienne.

Impossible de pénétrer autrement que par ces gorges.

Les pentes extérieures de cette montagne, qui, comme tant d'autres en ce pays, se développe en un cercle presque parfait, ces pentes, disons-nous, sont inaccessibles.

Était-ce un ancien cratère de volcan ?

Était-ce le lit d'un ancien lac desséché, dont les eaux se seraient ouvert des issues ?

Toujours est-il qu'il était, de l'extérieur, impossible d'atteindre aux crêtes.

Rien ne saurait donner une idée du bouleversement, du chaos offert aux regards par les abîmes qui se creusent au flanc de rampes absolument impraticables.

Pour atteindre les sommets, il fallait donc entrer dans la vallée par les défilés.

Les contreforts intérieurs permettaient l'escalade.

Les chasseurs et les trappeurs de la prairie ont donné à cette vallée un nom caractéristique.

Ils l'appellent “ le camp de la *Rose-des-Vents*.”

Ce nom trouve son explication dans la disposition naturelle du lieu.

Huit larges échancrures entaillées dans la montagne circulaire donnent accès dans la vallée.

Un seul endroit du vaste entonnoir est toujours à l'abri de ces perturbations atmosphériques. C'est un plateau situé le long du versant nord, et complètement abrité par de hautes parois de rochers formant jetée.

La caravane pouvait facilement atteindre cet emplacement très convenable pour camper: la pente intérieure venait mourir à rien au milieu même de la vallée.

En cet endroit, le convoi se trouvait à l'abri d'une surprise et d'un coup de main.

C'était vers le plateau dont nous venons de parler que Sans-Nez dirigeait la caravane.

Sur la recommandation de Sans-Nez, un profond silence était observé.

Les chariots roulant sur l'herbe épaisse rendaient seuls de sourds grondements.

Sans-Nez marchait en avant.

Depuis son entrée dans la vallée il semblait préoccupé.

Son regard se portait souvent dans la direction de l'est.

Le colonel et tout le monde observaient scrupuleusement les mesures de prudence prescrites par la situation; mais aucune marque de crainte ou d'appréhension ne pouvait se lire sur la figure des squatters. Chacun se montrait plein de sécurité et de confiance, et la présence signalée des guerriers de la reine blanche ne suscitait aucune crainte.

Cependant, soudain, toute la caravane s'arrêta au milieu même de la vallée.

Le moment de faire halte n'était pas venu, puisque l'on n'avait pas atteint encore le plateau dont les contours se dessinaient nettement à un demi-mille en avant.

Voici ce qui se passait :

Sans-Nez venait d'apercevoir sur le plateau même où l'on se dirigeait la silhouette d'un indien.

Inquiétante découverte !

Evidemment les Peaux-Rouges avaient prévu l'intention des émigrants, et ils s'opposaient à la prise de possession d'une position facile à tenir pour des gens bien armés et excellente comme lieu de campement.

L'eau abondait sur ce point culminant.

Sans-Nez, sûr de ne pas se tromper, avait immédiatement rejoint M. d'Eragny.

Il lui fit part de sa découverte.

— Monsieur, dit-il, les guerriers apaches nous ont prévenus.

“ Ils occupent le plateau désigné par le chef pour camper.”

A cette déclaration brutale et inattendue, le colonel répondit par un mouvement de doute.

— Je suis sûr de ce que je dis, affirma le chasseur.

— De quelle nature est le danger qui nous menace ?

Le brave soldat ne s'expliquait pas bien les subites alarmes du chasseur.

— Écoutez, dit rapidement Sans-Nez.

“ Nous nous sommes imprudemment engagés dans cette vallée qui, je le crains, est devenue une impasse malgré les huit défilés qui la mettent en communication avec la plaine.

“ Les Indiens pourraient nous faire payer cher notre précipitation étourdie.

“ Si je pense juste, nous sommes cernés.

“ Et le blocus ne sera pas facile à rompre.

“ Mais je vais m'assurer de la réalité du péril; puis nous verrons à y parer de notre mieux.

Et le chasseur s'éloigna au galop en grondant :

— Fichue situation !

“ Et le comte, et les autres, où sont-ils ?

“ Nous voilà dans un joli guépier.”

Cependant M. d'Eragny se trouvait suffi-

samment édifié sur la gravité du danger probable qui menaçait la caravane.

Il rassembla son monde.

Il pouvait compter sur le dévouement et la bravoure des hommes qu'il avait choisis avec le plus grand soin.

—Préparons-nous à combattre, dit-il simplement.

“ Mettez le camp en état de défense.”

Aussitôt les animaux de traits furent dételés et parqués au milieu des chariots en cercle.

Dès que tout fut en ordre, des hommes se mirent à couper les hautes herbes environnantes; ils en formèrent d'énormes bottes avec lesquelles ils remplirent et bouchèrent hermétiquement les intervalles laissés entre chaque wagon.

Derrière un pareil rempart, on pouvait braver longtemps les balles et les flèches d'une armée de Peaux-Rouges.

Une demi-heure suffit pour terminer tous ces préparatifs de défense.

Rude besogne menée avec un entrain et un ensemble admirables.

Les hommes à pied étaient à leur poste de combat, derrière les meurtrières ménagées dans le rempart de chariots.

Les cavaliers exerçaient autour de la place, et à distance, une surveillance active.

La tête d'un Peau-Rouge n'aurait pu se montrer à un demi-mille sans être aussitôt signalée.

En ce moment, Sans-Nez revenait de son exploration.

Il prit M. d'Eragny à part et lui dit :

—J'ai visité les huit défilés qui donnent accès dans la vallée.

“ Tous sont gardés par de nombreux guerriers apaches.”

“ Nous voilà donc absolument bloqués.”

—Et M. de Lincourt ? et ses braves compagnons ? demanda vivement le colonel.

—C'est justement leur absence qui m'inquiète.

“ Outre qu'ils nous seraient d'un grand secours, je crains qu'il ne leur soit arrivé malheur.”

“ Et cela n'est, hélas ! que trop probable.”

—Qui vous le fait croire ?

—Si le colonel et ses hommes avaient, comme c'était convenu, pénétré dans la vallée, s'ils avaient battu les pentes, ils auraient découvert ces sauvages.

“ Ils seraient revenus vous prévenir.”

“ Mais j'imagine que quelque incident, suscitée par ces rusés coquins, les aura détournés de leur reconnaissance vers cette vallée.”

“ Ils sont peut-être pris.”

—S'ils étaient libres, dit le colonel, il leur serait impossible maintenant de pénétrer dans la vallée, n'est-ce pas ? interrogea le colonel.

—Complètement impossible, affirma le chasseur.

“ La montagne est à pic extérieurement ; il n'y a pas un point accessible, même pour un homme à pied.”

Sans plus d'explications, M. d'Eragny fit circuler cet ordre aussi bref que clair et précis.

“ Chacun à son poste de combat.”

“ Il y va du salut de tous.”

Cependant Sans-Nez, tout en évoluant autour des wagons, ne cessait d'explorer du regard les défilés donnant dans la Prairie.

Les indiens demeuraient invisibles.

Du moins ils dissimulaient leur présence avec le plus grand soin.

Ils ne pouvaient toutefois tromper l'œil exercé d'un coureur de prairie.

Sans-Nez devinait leur présence, et il devinait juste.

Ils ne les voyait pas, mais il les savait là.

Certaines ondulations des grandes herbes, le vol d'un corbeau subitement inquiet et changeant de direction, un bruit vague, un froissement imperceptible pour des oreilles vulgaires, le moindre indice guidait le chasseur dans ses investigations et servait d'élément à ses calculs et supputations.

Il eut un subit mouvement de rage.

—Canailles ! gronda-t-il. Ils sont trop !

—Nous ne sortirons jamais d'ici.

Et il serrait convulsivement sa carabine placée de travers sur le cou de son cheval. Tout à coup son regard se fixa, attentif, sur un point, en avant et en face du défilé nord.

D'insolites ondulations dans les herbes se produisaient à la distance d'un demi-mille à peine.

Il put même voir par instant des formes humaines s'agiter en sens divers.

Le colonel, qui venait de donner un dernier coup d'œil aux ouvrages de défense, accostait en ce moment le chasseur.

Celui-ci étendit le bras dans la direction du défilé.

—Voyez-vous ? dit-il.

—Oui.

“ Vont-ils enfin nous attaquer ? demanda le colonel.”

—Non.

Le colonel le considérait sans comprendre.

—Que voyez-vous ? demanda-t-il.

Le coureur des prairies poussa une sorte de sifflement rauque et saccadé.

Il ricanaît.

—Ces vermines, disait Sans-Nez, n'opèreront pas à découvert.

“ Ce serait de leur part une grave imprudence.”

Tout à coup un guerrier peau-rouge se leva de toute sa hauteur.

On apercevait son buste entier dépassant les herbes.

En même temps, un petit flocon de fumée blanche s'éleva devant lui.

—Qu'est-ce que c'est ? grommela Sans-Nez.

“ Ils nous enverraient des balles à cette distance ?”

Le chasseur tendit le cou et prêta l'oreille. Ni le bruit de l'explosion, ni le sifflement du projectile ne se firent entendre.

Sans-Nez ne souffla pas mot ; et son silence prouvait assez son profond étonnement.

Il prit bientôt sa résolution.

Ayant épaulé sa carabine, il visa un quart de seconde et fit feu.

L'Indien disparut dans l'herbe.

Au bruit de la détonation répondirent des clameurs affaiblies par la distance.

M. d'Eragny et le chasseur comprirent la signification de ces clameurs.

Les Peaux-Rouges poussaient leur cri de guerre, et les éclats de leurs voix venaient de toutes les directions.

Il n'y avait pas à douter un seul instant de la réalité du blocus.

Cependant le petit nuage de fumée remarqué par Sans-Nez allait grandissant.

Bientôt d'autres nuages blancs s'élevèrent, grossirent et formèrent une ligne de fumée épaisse, dérochant au regard tout le flanc intérieur de la montagne du côté nord.

Depuis un instant le coureur des prairies paraissait en proie à une terrible appréhension.

Il se tenait immobile et silencieux sur sa selle, comme abattu et terrassé en face d'une catastrophe inévitable.

Les cicatrices de son visage prirent des teintes violacées, et ses traits convulsés dénotaient une invincible agitation mentale.

Ces symptômes n'échappèrent pas à M. d'Eragny.

Il s'écria avec l'inquiétude d'un homme ayant charge d'âmes :

—Pour Dieu ! qu'y a-t-il ?

“ Que signifie cette fumée ?”

Sans-Nez tourna vers lui sa face mutilée, que l'émotion rendait effrayante.

—Ces canailles mettent le feu à la prairie.

“ Ils veulent nous brûler vivs.”

L'annonce d'un tel péril eut raison pour un moment du sang-froid et de l'énergie du colonel.

Il bondit sur sa selle, pâlit affreusement et murmura quelques mots dictés par un sentiment de désespoir et de profond découragement.

Il jeta un douloureux regard dans la direction d'Austin où il croyait sa fille, puis se retourna, morne et silencieux, du côté du coureur de prairies.

Sans-Nez, toujours anxieux, mais calme en apparence, constatait à haute voix la réalité de ses prévisions et toute l'étendue du danger.

—Tenez, disait-il en désignant les défilés les uns après les autres, nous serons cernés par l'incendie avant un quart d'heure.

“ Ces brigands agissent avec un ensemble surprenant !”

Dans le moment même, en effet, d'épais nuages de fumée remplissaient les gorges étroites, débouchant dans la prairie et gardées au dehors par les Peaux-Rouges.

M. d'Eragny, avant de parler aux émigrants, jeta un regard significatif à Sans-Nez.

Le chasseur comprit l'embarras du colonel.

Il s'approcha et dit avec le calme d'un homme déterminé à mourir :

—Il n'y a absolument rien à faire pour le moment, si ce n'est d'entraver solidement nos bêtes de trait. La vue du feu les épouvanterait, et nous devons éviter tout désordre afin de pouvoir profiter...

Sans-Nez s'arrêta au beau milieu de sa phrase.

Son regard se fixa longuement sur un point de l'horizon.

Et sa vilaine face contournée avait changé d'expression.

Elle avait pris la couleur et les rides de la joie.

Il étendit le bras dans la direction d'une chaîne de collines aux sommets profondément découpés.

Un groupe de cavaliers venait d'apparaître au haut de la montagne réputé inaccessible.

Tous les regards se portèrent dans la direction indiquée. Sans-Nez prononça :

—C'est le comte.

“ Nos batteurs d'estrade sont avec lui.”

Un murmure joyeux accueillit ces paroles. Au silence de la consternation succédèrent les joies de l'espoir.

Le danger était pressant, la lutte impossible, et la catastrophe inévitable, chacun en était persuadé.

Malgré tout, on reprenait courage à la vue des trappeurs et de leur chef.

Le comte de Lincourt inspirait à tous une confiance absolue.

S'il revenait au campement, on pouvait donc espérer le salut : tel était le raisonnement borné et simple de chacun.

Cependant les cavaliers descendaient rapidement dans la vallée.

Ils devaient se hâter, car l'incendie se propageait rapidement et menaçait de former une barrière infranchissable entre eux et le camp.

Ils traversèrent au galop un étroit espace libre, non encore gagné par le feu, disparurent quelques instants au milieu des squatters.

(A suivre.)

# POUR LES VERS

## CHOCOLAT à la CRÈME

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

**25 Cents la Boite.**

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de drogues pures, aux prix du gros.

#### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagacheville, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les convents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

## "JOURNAL DE LA JEUNESSE"

Sommaire de la 98e livraison (5 juillet 1896).

TEXTE: En esclavage, par Mme de Nanteuil.  
La Poudre sans fumée, par le Dr. E. David.  
La croisière de l'Épizéante. La Tour Eiffel, par Paul Favart. Rayon de Soleil, par Mlle Zénaide Fleuriot. Le sport athlétique, par Henri Latour.

Chaque Numéro, 40 Cent.

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH, E. ZIER ET RIOU

ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

BUREAU A LA

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE,  
79, boulevard Saint-Germain, Paris.

**Gray's Saponaceous Dentifrice,**  
Eccellente Poudre à Dents  
Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

**Rhume, Bronchite, Etc.**

25c. LA BOUTEILLE

LAVIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

## LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,  
Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

## Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois de Juin

**17,895 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

69 Rue St-Jacques, Montréal.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,  
TOURTEUR DU FOIE,  
MAUX DE TÊTE,  
INDIGESTIONS,  
ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude  
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,  
PAMPHLETS, AFFICHES,  
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,  
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,  
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,  
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES  
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.

Caractères de Luxe.

**A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS**

**N.B.**—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —  
**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**

32 and 34 Frankfort Street New-York